

margelles

numéro vingt

hiver 2024

Luc Marsal
Adèle Nègre
Xavier Person
Isabelle Sancy
Bruno Guattari
Bronwyn Louw
Daniel Leuwers
Daniel Martinez
Philippe Agostini
Jean-Paul Matifat
Stéphane Bernard
Pierre Desmurailles
Sara Balbi Di Bernardo
Jimena Miranda Dasilva





Éditorial

Un soir de l'automne 1269, dans son petit atelier picard, le savant Pierre de Maricourt éparpille sur l'établi une pluie de limailles de fer. Approchant du tapis de poudre métallique une pierre d'aimant, il constate que les minuscules éclats s'orientent tous dans le même sens, révélant ainsi les propriétés de la pierre magique qu'il décrira dans son traité scientifique, « De Magnete ».

Construire un numéro de *margelles*, c'est répéter la découverte miraculeuse de Pierre de Maricourt. *margelles* est pierre d'aimant, lieu de la mise en relation d'univers poétiques éloignés qui soudain s'orientent dans le même sens, se frottent les uns aux autres, créent entre eux d'invisibles champs de forces qui vont les relier le temps de la lecture. Chaque limaille garde sa taille, sa couleur, son destin, mais rapprochée des autres autour du pôle d'attraction qu'est la revue, elle est partie d'une forme unique dessinée par les échos entre ses parties autonomes qui nourrissaient en elles des germes de sympathie. Chaque regard unique des autrices et des auteurs est bien aimant, « un si joli mot, et qui dit bien ce qu'il veut dire » soulignait Elsa Triolet : il est un territoire à part, avec son centre et ses frontières, mais un territoire qui rayonne et qui appelle la rencontre. Ainsi, l'un dit « Nos pins sont / des intimes saouls / qui se parlent », l'autre « Trempé dans la nuit blanche / je regarde la dispersion des centres », une troisième « l'horizon est de montagnes qui donnent l'échelle de la grandeur du monde », ou encore, « Lever la plume pour mieux lever le pied / et jusque là-bas foncer », et là, « Au loin, bien plus loin que la trop courte focale, la forêt est une réserve de noir »...

Avec le magnétisme, Pierre de Maricourt pensait avoir trouvé le mouvement perpétuel. Il avait tort mais il ne connaissait pas encore le premier principe de la thermodynamique, « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », qui s'applique également aux gestes des poètes. Pourtant, ce principe avait déjà été annoncé par le philosophe présocratique Anaxagore de Clazomènes qui avait écrit, c'est assez étrange, l'épigraphe du numéro 20 de *margelles* 2500 ans avant sa parution. Car c'est sans aucun doute du rassemblement des poèmes et des images que vous allez découvrir dont il parlait en annonçant : « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. »

L. B.

Sommaire

| | |
|--|--------|
| Pierre Desmurailles / <i>La terre se souviendra</i> [extraits] | p. 6 |
| Jimena Miranda Dasilva / <i>Un voyage (Un viaje)</i> | p. 14 |
| Sara Balbi Di Bernardo / <i>Les mains trouées</i> [extraits] | p. 32 |
| Daniel Leuwers / <i>Stradivarius</i> | p. 42 |
| Bruno Guattari / <i>Nord Cameroun</i> | p. 54 |
| Adèle Nègre / <i>Faits et geste, nuit</i> | p. 74 |
| Isabelle Sancy / <i>Textes à micro-films</i> [extraits] | p.88 |
| Stéphane Bernard / <i>De résine et d'aiguilles</i> | p. 96 |
| Philippe Agostini / <i>Fragments d'une exposition #2</i> | p. 106 |
| Jean-Paul Matifat / <i>De l'art d'être touriste (Monet est mort ?)</i> | p. 116 |
| Xavier Person / <i>Le Nul Part Ailleurs</i> | p. 124 |
| Daniel Martinez / <i>Pierre angulaire</i> | p. 136 |
| Luc Marsal / <i>Le monde à la renverse</i> | p. 142 |
| Bronwyn Louw / <i>Trois bonheurs d'un verger en friche</i> | p. 150 |
| <i>La poésie est là-haut</i> / Jean Giono | p. 162 |
| <i>En partage</i> / Revue Poétisthme (par Anne Barbusse) | p. 164 |
| <i>En partage</i> / Revue fœhn (par Sara Balbi Di Bernardo) | p. 166 |
| Les auteurs | p. 168 |
| Commandes et Abonnements | p. 173 |

Crédits Photographiques

Jimena Miranda Dasilva : p. 14 à 31

Bruno Guattari : p. 54 à 73

Adèle Nègre : p. 74-75, 82-83, 87, 106-107

Laurence Marie : p. 32-33, 35, 40

Jean-Paul Matifat : p. 116 à 123

Daniel Martinez : p. 136-137, 140

Aude Carleton : p. 150-151 (détail), 158, 171

Claire Painchaud / Julie Pereira : p. 166-167

P.A. : 1^{ère} de couv., p. 3, 6-7, 42-43, 53, 88-89, 96-97, 124-125, 142-143, 149, 162-163, 164-165, 168 à 171, 172, 4^{ème} de couv.

Pilotage de ce numéro : Laurent Billia

Conception graphique : Philippe Agostini

Impression et façonnage papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Pierre Desmurailles / *La terre se souviendra*

La terre du milieu...
Une zone sans angles.

J'éprouvais mon espace courbe
debout sur l'échiquier.

J'étais un juillet fantôme.
Où tout se rapporte au rien.
Où le rose de la piscine défait ses lignes.
Ou le lointain dit... j'arrive.
J'étais un mois.

•

La nuit souffre d'un retard mental.

Dans cette interruption
je me couche
je m'endors
je grelotte.

Trempé dans la nuit blanche,
je regarde la dispersion des centres.

•

J'ai remué le fond des ombres,
la tête pleine de puissance
la perruque volumineuse sculptée dans la cire
les paupières vertes
les mamelons d'or et d'argent
le désordre dans le goût
et le cinabre écrasé sur les lèvres.

•

Je veux garder en mémoire
une terre profonde,
la conscience des chasseurs,
le sourire de la grotte.

La nuit,
jamais tout à fait complète,
dans une tendresse enroulée,
couve une palpitante précision,
la mesure des parois.

•

J'ai tenté d'échapper aux heures
intelligentes et à l'heure où
la fête prend fin.

En égratignant le sommeil, j'approchais
la merveille des murs où grésillent les
petits rubans de fer.

•

Le chant grise vos cheveux,
et s'échappe en bulles d'air.

Cette œuvre d'air et d'art
ressemble à vos visages de mai.

Vos mains...
le son le plus bruyant du vivant,

se prolonge infini.

•

Sur le trottoir noir, en survol,
une géographie mutante
qui pue l'extrême.

Du haut des terres émergées,
la piste première,
la ville impossible,
démembrée.

•
L'école des cartes,
cette manière de terre,
le lieu qui cherche le repos.

J'ai connu l'après-midi.
J'ai connu l'apprentissage.

J'ai attendu,
les petites pertes,
les retards avarés,
le supermarché glacé.
Imprégné du tout.

•
Je lui ai demandé quelle était cette vapeur
posée sur son front. Elle m'a répondu que
c'était son arme.

J'ai coulé superbe dans le blanc, poussé
par une ondulation massive alors qu'entre
nos cuisses montait le souffle chaud des
machines.

Étranger en étrange pays,
arrêté au bord de la route,
je vous écris d'un pays qui manque.

Voyez ici, dans le coin, tout en bas de la
toile, le trou d'un réel dépourvu de fin.

En zone de confort, posés sur ce trou,
les vestiges d'un naufrage.

•
Chaque soir le vieux temps d'avant frappe.
Il avance avec ses moteurs, serein à la
désolation.

Un bâton fou de science,
convaincu de sa propre prudence,
sans faire retour,
au bruit de ses griffes.

•
Aux temps émarginés, le temps a pris sa
crasse... plongée dans la marée des
chèques, la surprise des pentes enregistra
une cotation démesurée.

Nous cousîmes des indulgences sur des
gestionnaires irrités.

Après ces temps, il y eut des couleurs
s'endormant dans la subtilité.

Dans un cahier de physique j'ai
rassemblé des pierres, des oiseaux
mécaniques, le portrait d'un chien au
théâtre, un critique d'art de condition
moyenne.

J'ai inscrit sur leurs vêtements les
images surprises d'un monde hystérique
où s'appliquent des yeux fatigués...

sans idéal, sans émotion, sans dessein,
incapable de cruautés sensibles.

•

La peinture ne dit rien :
L'expérience de la décrépitude
La chute des chiens
L'organisation

Aux seuils des musées, des miradors
éthiques.

•

Les pieds encaissent les coups. Les
semelles arrachent la marche et portent la
terre. La peau fait barrière.

Pourtant, la chair force les enceintes pour
atteindre les organes. Les couleurs ne sont plus
convoquées. Le nettoyage est parfait.
La terre s'en souviendra.

•

Je me mis à faire des fleurs, des paysages.
Tout ça... très beau, très bien.
Je jouais la couleur.
J'éprouvais la matière.
Je me suis retrouvé face à l'altérité, pendu
par les pieds, étouffant l'effroi des pentes.

•

J'ai travaillé au naufrage.
À la prétention démesurée.

Mais le ton a changé.

J'ai été plissé, m'enfonçant dans un lieu
sans fondement
aux marges des plateaux

un monde de coutures
à la jointure des noms et des prénoms.

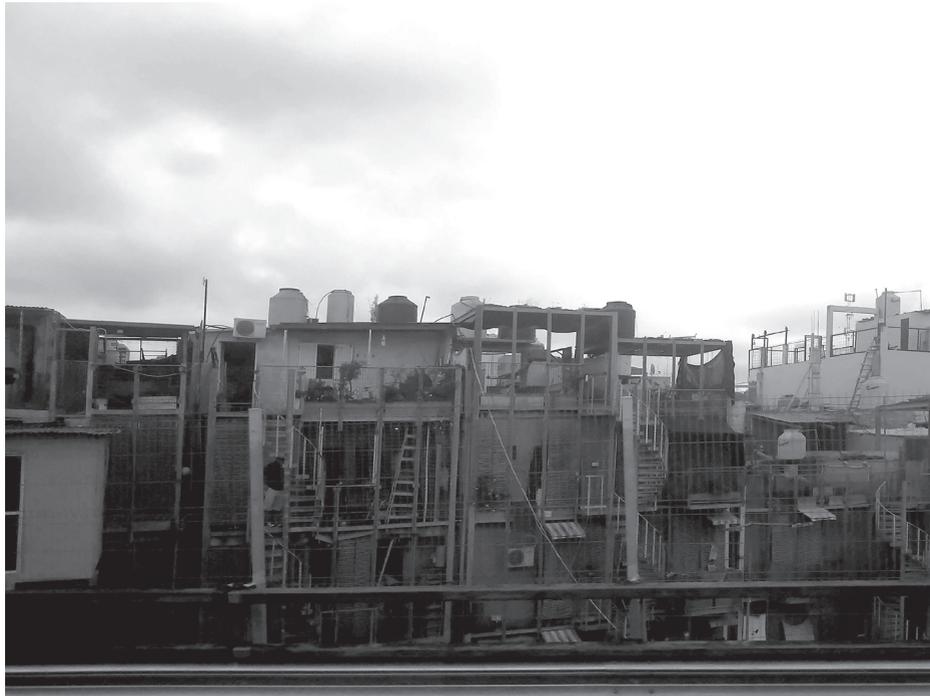
•



Jimena Miranda Dasilva / *Un viaje*
(Un voyage)



















Sara Balbi Di Bernardo / *Les mains trouées* [extraits]

Insomnie

tu dors j'insomnie je râpe
le drap brasse la soupe de la chambre
démêle la ponctuation du vide
je mouds mon grain
de peau je lèche les traces
de ta salive pour une meilleure
champagnisation je compte tes grains
de beauté vérifie leur conformité
avec la galaxie je calcule l'aire
de ton omoplate le volume
de son silence je perds un œil
dans tes cheveux je vandalise
le noir sisyphé
ton épaule je fais semblant
de mourir je mets ton souffle
en bocal c'est
une confiture je
téléguide
ton rêve pour qu'il se
rue
vers moi



Équation

je mange les nuits par la racine
j'avale chaque point chaque aire chaque
équation

inconnue pleine
de sens
j'ai les mains trouées

d'absence
le cœur mordu
par le chien du voisin

qui a rongé sa chaîne
jusqu'à
l'aube

En

balcons lourds de linge caruggi sans l'ombre d'un rayon soleil de
parmesan urine de chat sur églises grandiloquentes statues sans
paupières bateaux croqués nuages crachés sur phare nu comme une
seringue >

*> le chant des statues
aux cils de minuit
> en <
flamme l'infini
parfum des livres ouverts <*

< train à quai des brumes travelling à cloche-pied enfance à couper
au montage des nuits d'infinie solitude lorsque des mains trouées
cherchent dans des livres ouverts des réponses qui n'existent pas

Do

l'aube caresse la dernière vie du chat
dépoussière les cendres
de sa fourrure mauve

l'oiseau de papier peint
encage mon cœur d'enfant
chante
do ré mi fa
sol détrempe de nuit
sous livres sur livres sur livres sur livres sous faux plafond

près du pot à crayons
les violettes ne savent pas
qu'elles ont été coupées

comme mon cœur d'enfant
dans l'oiseau de papier
ne sait pas
que les ailes déchirées fuient
vers la fenêtre sans connaître
l'épaisseur de la vitre

Orange

le temps passe
comme une orange sur la table de la cuisine
roule de main en main en main en main en ligne
d'abandon

le dernier quartier de lune
saigne un crépuscule
contre le couteau

sur la laque périphérique
les pelures
ont démaquillé le clown

mes doigts sentent
la falaise
le soleil candit le cri des mouettes

entre langue et palais
l'enfance
me ressuscite

jusqu'à ce que personne ne me réveille



Fracture

fracture nom féminin

luxation subluxation
fissure
déchirure
rupture

entorse à la règle

le bruit de la fracture est
peut-être
le premier son du poème

Les photographies qui accompagnent ces poèmes sont de Laurence Marie



Daniel Leuwers / *Stradivarius*

Stradivarius.

C'est ce nom célèbre de violon
que mon oreille a perçu
quand le médecin,
après avoir ausculté mon pied droit blessé,
a énoncé son verdict.

La veille,
une amie a parlé d'oignon
quand elle vu que l'os qui se situe à la base de mon grand
doigt de pied
était couvert d'une vaste ampoule protectrice.

Peu auparavant, j'avais vu,
enlevant ma chaussette,
cette excroissance comme magnifiée
par une sorte de coupole vitrée.

Ce fut, en fait, pour moi,
une vraie vision d'horreur,
et j'ai dès lors tout fait pour crever l'ampoule,
nier la coupole,
revenir à la normale.

Mais j'ai tout empiré,
selon le dire du médecin qui me condamne illico
à des antibiotiques,
à des anesthésiants,
à des bandes protectrices.

Sanction supplémentaire :
je ne mettrai plus le pied dans la rue
pendant au moins quinze jours.

Programme édicté :
laisser une plaie purulente prendre la place de l'oignon,
la voir s'assécher
puis devenir une croûte.

Mon désir est fort
de voir apparaître au plus vite sur mon pied
une croûte.

Que le stradivarius hâte sa venue !
La vraie vie, c'est de la musique.

•

Me voici donc dans le clan
des blessés
des écorchés
des éclopés.

Me voici du côté
des perdants
des perdus.

Me voici éperdu.

Me voici dans la plainte
excessive
toujours.

•

Aujourd'hui
ma blessure ressemble à un œil.
J'ai un œil sur mon pied.

Ma vue part du sol.
Elle veut accompagner la marche,
la stimuler.

J'ai un œil secret dans ma chaussure.
Ma chaussure ne sera plus jamais libre.
Je suis surveillé.

Cet œil sur mon orteil
devra être bientôt supplanté
par une croûte.
Elle lui servira de bandeau.
Comme pour les fusillés ?

Me tirera-t-on dans le pied ?

Casse-pied.
On court au casse-pipe.

•

Clopin-clopant,
je serai ainsi dans la rue,
pour la grande sortie (la première sortie).

Le pied bien emmitouflé
pour aller
chez le marchand de chaussures
ou chez l'orthopédiste
ou chez le podologue.

Vite trouver chaussure à mon pied
si gonflé
si déformé.

•

« Prends garde à ton pied
quand tu entres dans la maison de Dieu »
dit la Bible.

Dans le Lévitique 8 :23,
il est écrit :
« Moïse égorgea le bélier, prit de son sang,
et le mit sur le lobe droit de l'oreille d'Aaron,
sur le pouce de sa main droite
et sur le gros orteil de son pied droit ».

C'est le gros orteil de mon pied droit qui,
empli de sang,
ressemble
depuis ce matin
à un œil.

Il y a beaucoup de pieds malades
dans les versets de la Bible.
Le risque réel d'être boiteux.

Depuis les Grandes Guerres atroces,
la peur d'être amputé.

•

On est obligé de scier
le pied de certains diabétiques.

Il y a des pieds qui se hâtent de courir au mal.

Matthieu le dit,
et Marc le répète :
« Si ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-le ;
mieux vaut pour toi entrer boiteux dans la vie ».

Les pieds qu'il faut laver.
Les pieds du simple pécheur
que l'Évêque ou le Pape lavent
lors de la Semaine Sainte.

Tu pues des pieds !

Ça te fait les pieds !

Marie oint les pieds de Jésus de parfum
– ou de ses larmes.

Les pieds de Jésus se posent sur le Mont des Oliviers.
Alors, le Mont se fend par le milieu,
et il se forme une grande vallée.

Marcher dans la vallée.
Comme un dieu.
Éviter les épieux.

•

Chaque matin,
je guette l'évolution du mal.
Je voudrais me libérer de cet orteil incongru.
La peur de puer l'oignon !

Avancer vers la guérison ?
C'est tellement lent que ça ressemble
à de cuisants retours en arrière.

J'ai toujours été fasciné
par le nombre de personnes qui marchent mal.
La rue est le lieu idéal pour ce genre de constat.

Et voilà qu'il m'a fallu rejoindre
comme par mégarde
le clan des mal-en-point,
des presque culs-de-jatte !

•

J'ai toujours galopé à loisir.
Je ne le peux plus.
Mon pied est bloqué
emmitoufflé dans des bandes.
Et je suis assommé par les antibiotiques.

Je suis tout juste bon à m'asseoir
devant un ordinateur
et à ratiociner –
c'est-à-dire à me faire du cinéma
pour oublier les marques
de mon déshonneur
et de mon impuissance.

On me dit que
si je ne peux marcher,
on viendra me chercher en voiture.
Ça m'afflige encore plus.

Je voudrais être libre,
ne rien faire que me défaire
de tout poids
et de toute contrainte.

•

Les pieds nickelés.
Les pieds-bots.
Les pieds et paquets.

Se prendre les pieds dans le tapis.
Prendre les jambes à son cou.

Faire du pied.
Faire le pied de grue.

À pieds joints.
À pied, à cheval et en voiture.

Le pied me contraint au surplace.
De plus, je sens que ça me lance dans le pied.
L'orteil douloureux ne veut se faire oublier.
Il rêve de me faire payer au prix fort la douleur.

J'exagère, évidemment.
Qu'est-ce que mon mal par rapport à une jambe coupée ?
Le mutilé ressent une douleur réelle
à l'endroit du membre manquant.

Pourquoi cette tendance à toujours vouloir faire
d'un petit accident de la vie
un événement majeur de notre vie
si pauvre ?

•

Henri Michaux et son recueil *Bras cassé*.
Écrit ou déni ?

Après une semaine de soins,
je ressens une vive lassitude.

Mon pied est reclus dans des bandes
où passe un léger filet d'air
pour assécher la cicatrice.

La croûte,
promise à se former,
tarde à se montrer.

Tenir le journal d'une progression vers le mieux,
est-ce raisonnable ?

On pourrait tout aussi bien arguer
de la certitude
qu'il n'y a pas de mieux,
que rien ne changera,
que le pied blessé est promis à la mort.

On imagine aisément Charon
tirant le moribond par les pieds
pour qu'il se dissolve dans le Léthé.

On finit par ne plus croire à rien.
On reste dans son lit toute la journée.
On méprise ce pied qui n'en fait qu'à sa tête.

Se jeter à pieds joints dans le vide.
Mais ce serait injuste pour le pied gauche
qui, lui, n'est pas blessé.
Quelle demi-mesure donc envisager ?

•

Ce matin
la croûte s'est un peu formée.
Cerclée de rouge.

Si elle se brise
à la suite de quelque mouvement inconsidéré
tout sera à refaire.

Rien n'a vraiment progressé.
Il faut attendre encore,
patienter.

"Sainte Patience" a écrit le poète Armen Lubin
condamné à rester
toute sa vie
allongé.

Mon impatience me jettera un jour
dans quelque établissement palliatif
où je n'écrirai plus rien
mais où mon pied branlant m'emportera
sur le tapis des songes
pour s'emparer de la lampe d'Aladin
qui brûlera mes chairs inutiles
et me portera au pinacle de la mort
dans les vasques de l'humour décroûté.

Je ne veux plus faire de l'écriture
une alliée
dérisoire

Lever la plume pour mieux lever le pied
et jusque là-bas foncer.

Là-bas, n'y va pas !
dit la chanson
souvent très sage.

Et mon Stradivarius l'accompagne...



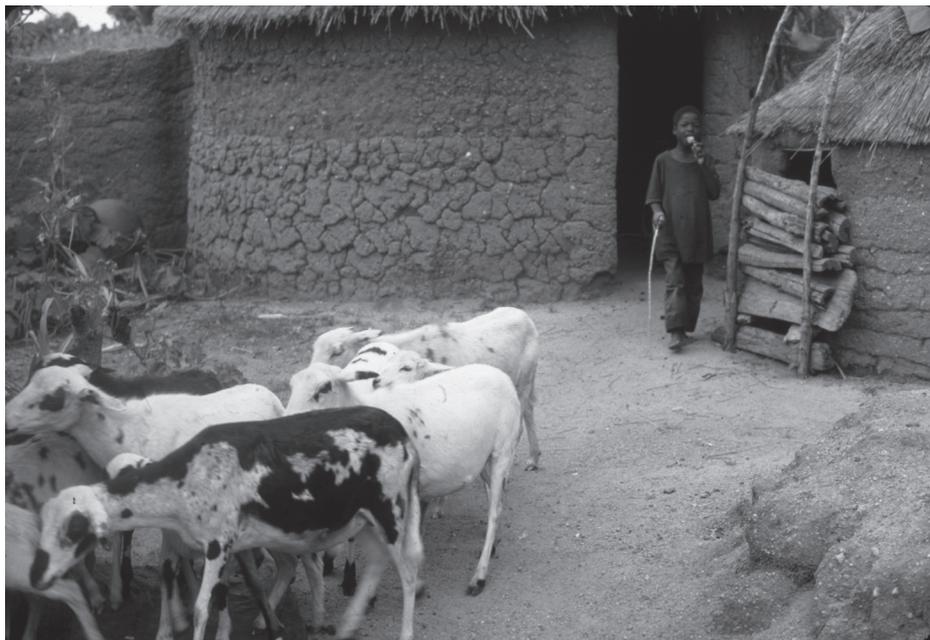


Bruno Guattari / Nord Cameroun

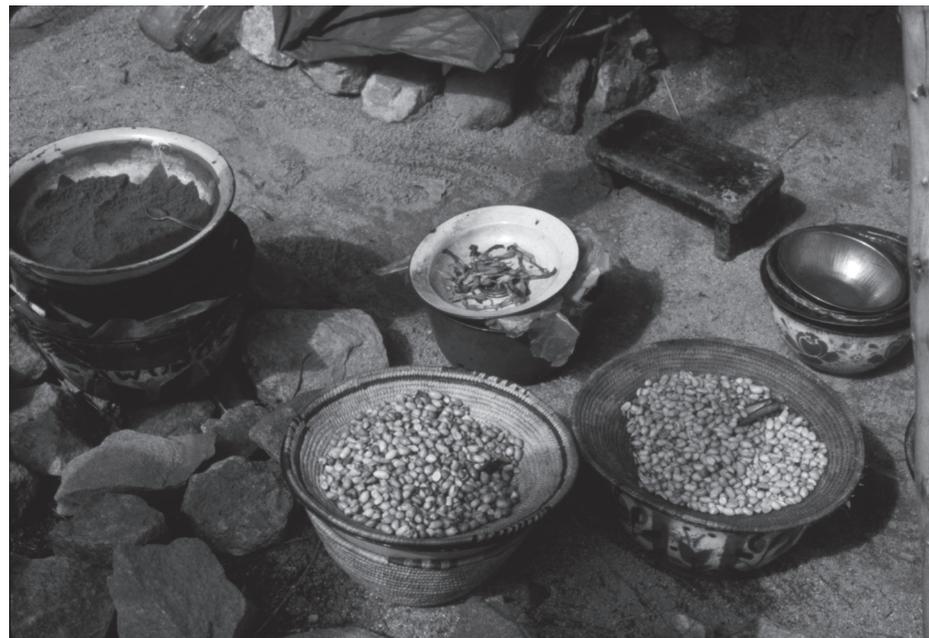






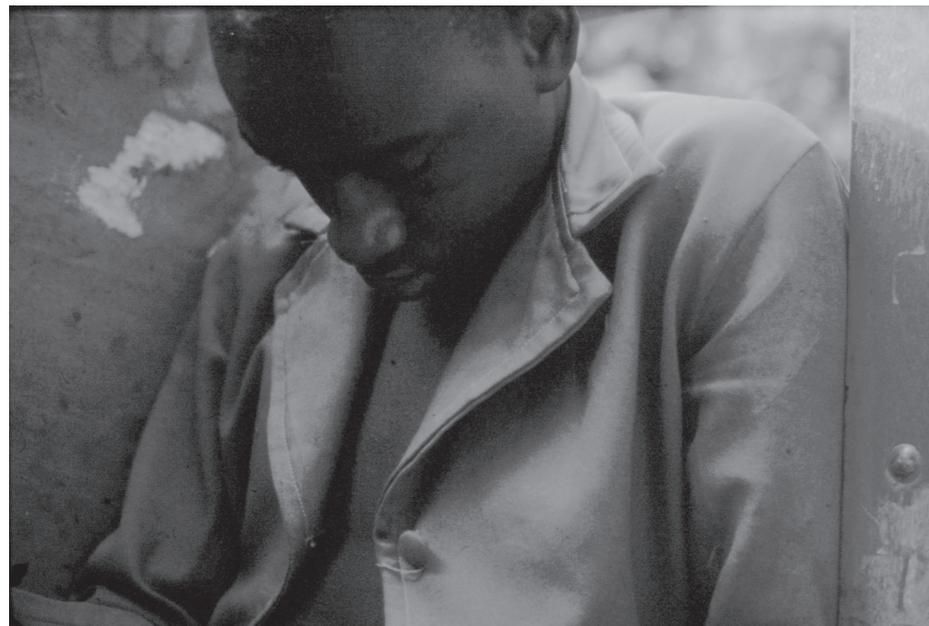














Adèle Nègre / Faits et geste, nuit

Puis soudain : vertige de l'irruption.
 Le rouge-gorge survient.
 (Ce qui se produit – *une fois* – et modifie la situation de fait.)
 Puis il fait le siège de la poignée forgée
 (mais comme à chaque Toussaint),
 son levier pour entrer dans nos vies,
 visibles seulement dans le rectangle or de la porte vitrée.

Riche est le mot qui vient
 tandis que la gorge abonde sa voix liquide.
 Qu'affloue-t-elle de nouveau ?
 La perspective inversée des fenêtres
 fait ressentir plus fort le désir de flamme.
 La lave coule au carreau.

Faits et geste.
 (J'aurai beau dire, il me faut une source.
 Le rouge-gorge lui
 me souvient toutes les Toussaints
 – à la fenêtre qui s'aurifie
 cette obsession chère à mes yeux,
 pas plus la mort que la vie, surtout le feu –.)

Les faits sont là.
 Mais si tu n'y es pas, *vivant et lumineux témoin* ?
 Le rouge-gorge s'escrime sur la crosse exigüe,
 l'effort pour inverser l'optique reste vain
 et demeure l'impression de vide magnétique.
 Le double-vitrage n'a pas son égal de bouclier sensoriel.

Palomena prasina ausculte le parquet.
 Un doigt suit l'insecte,
 capsule si légère qu'un filet d'air nous l'enlève
 – trop vite –
 dans un vrombissement disproportionné.
 J'ai cru – pourrai-je jamais ? –
 entrevoir de plus près le bouclier de guerrière pentatomide.

De quelle guerre ? Non pas plus que nous ici
 – se nourrir payer les factures, la vie poursuit
 ceux qui rêvent à elle – *Palomena*
 à quoi pensé-je,
 ce bouclier c'est, sous les épauettes du pronotum,
 le scutellum triangulaire réservé par tes hémélytres.
 Tout concorde, ce masque viride soudain devenu bronze.

(À propos d'or,
 entre chien et loup une force – centrifuge –
 écarte à grand débordement le flot de lumière.
 Soudain on n'y voit goutte
 sauf quelques menus graviers qui continueraient longtemps
 à brasiller).

Mais pas de rivière – pas de batée non plus –
 le gravier fait seulement place nette
 (et pied sec). Les braises sont pour la question – élémentaire –
 (pour lors comment traverseriez-vous l'endroit à genoux,
 si près de votre objet que vous l'en omettriez).
 - *Veillez revenir au droit chemin de l'allée.*

Synallagmatiques allées
et venues réglementées, panneauté est la chance de te
rencontrer, chance.

D'un nom à l'autre empruntant le chemin compté
nous aurions pu refuser le sens
– le terme –
et garder l'usage, singulier, des boues et des halliers.

Mais la balade est banalisée
– et la ballade déjà composée – d'ici au point de vue
aménagé sur la crête.
Une ligne souple que pour conjuguer les objectifs
somme l'interjection aiguë d'une vierge.
En suivant comme dans les contes –
c'est ta sorte de pèlerinage dans l'imagerie du lieu –
de station en station vers le dégagement gracieux sur tout le
– paysage.

(Bien que ce ne soit pas toujours traversée que cette montée)
elle se fait plus lointaine
– somme toute – intangible mire
plus lointaine au sommet excessif
elle se dérobe – à l'anguille – ou s'astreint
elle brille par son absence, elle
(tout au faite pourtant inéligible)
dans un détour scintille.

D'une belle aigrette garzette faire
– en plein champ – le mobile
nécessaire en tous points (d'interrogation,
ce siphon éblouissant renversant le pendule dans
l'eau noire).

Qu'a-t-elle à voir avec coches et cocheurs ?
Science qui nous fait progresser, fais-la participer à tous nos
– programmes !

On pourrait dire la nuit était une chambre
même imparfaitement pressentie
elle fait un abri justifié dans tous les cas
(la soustraction réussie qui abonde en heures creuses
mais c'est le jour qui s'émacie dans la fatalité du gris,
cette chambre est un réflecteur (logique)
friand, et plus est *qui plus est* alimenté des souffres et féeries
– le gravier dehors n'est-il pas fricassé avec la pierrerie
et elle avec la mitraille projetée aux fenêtres par la rafale
comme se projette la phrase drastiquement parabolique
sur l'écran aluminé, livide ? – éparpillements et
constellations, foudroiements, sidérations,
diffractions (et distractions) des procès).

Spéculation des espaces et des grandeurs,
par la fenêtre mesure de nuit, elle,
comme elle nous porte et nous ajuste, éclairante,
puis rajoutant au calcul une perspective autre, nuit d'une autre
– hauteur,
comme une matière radiante diffuse un essaim troublant,
le soufre pointilleux des onagres sans cesse rallumé.

Muid non de terre mais de page. Heures
ensemencées dans la vitre – la nuit vitreuse –.
Un dévers de sables et ors jusqu'au cœur latent
submerge l'endormie.



Plus encore insiste la forêt.
Forteresse noire, elle retient
et distille des voiles floches.
Est-ce que la pondération de l'aigrette est,
comme chez l'humain,
le désir de paraître
plus grande que son sort ?

Ou c'est en regardant qu'on pose le diagnostic :
l'aigrette est vivante
indifférente au matin calciné qui soutient
sa candeur.
Sa grandeur est sans volonté.

Puis de la brume qui a envahi le matin
mon fils surgit avec ses oiseaux de papier.
(Ces feuilles volantes
qui d'un vol mimétique rappellent
les heures lentes.) Leur blancheur m'éblouit.
Sommaire signalétique à l'examen.

Aube de novembre, (à la toute fin)
en noir et blanc,
la lividité des feuilles moribondes monte
en essaims radiants,
juste ressaisis avec le jour et ses frissons,
mais sans intempérie.
(Juste quelque chose qui finit de se consumer.)





Isabelle Sancy / *Textes à micro-films* [extraits]

5

Ce qui est remarquable ici, je ne peux pas le montrer, c'est l'odeur de l'eau. Le chemin descend très brusquement, tourne, très brusquement, et à ce moment-là il y a une odeur d'eau alors qu'il n'y a pas d'eau du tout, les fossés sont très secs en ce moment. Et j'aime beaucoup cette odeur d'eau-là. Alors comme je ne peux pas montrer l'odeur de l'eau, voici des fleurs, le parfait pliage des fleurs du cognassier sauvage.

16

C'est la lune. C'est mars. C'est Flandres. C'est Le Chemin des Dames. Le rivage des Syrtes. Le désert des Tartares. C'est la page de garde du Lys dans la vallée.

37

Ici, pour ce que les formes m'évoquent. Illisible. Les baïonnettes. Sang. Les éclats, les morceaux. Des balles. Des chargeurs, avec des balles. Un arbre déraciné. L'enfance. Les fleurs. Les dessins d'enfant, avec un compas. Les écailles. Les tortues. Les soleils. Le maïs, les panouilles de maïs qu'il fallait égréner pour les bêtes. Ici, les oiseaux se débrouilleront. Les rayons. Le miel, les abeilles, leur survie, pour la nôtre. Des bancs d'oiseaux. Ce pommeau de douche, cassé, idiot, sec, et de l'eau.

38

J'ai fini par trouver un champ de tournesols qui n'avait pas tout dit. Son parfum, de beurre. Sa façon d'attraper la lumière du soir, sa façon de parler dans le vent, dans un paysage qui parle ; on dit que le paysage parle à l'âme. Alors parle paysage ! Là-bas c'est le petit sous-bois idéal, avec la balançoire. Il n'y a pas de jour (non, il n'y avait pas de jour). Les arbres. Les arbres m'ont dit qu'il fallait que j'écrive encore des stations. Le chemin. J'y suis. J'y reste. Le paysage a dit qu'il avait des montagnes. Un tracteur tout à l'heure, qui passait la herse, avec des hérons garde-bœufs qui faisaient les mouettes derrière la charrue, c'était très beau ; je vous le souhaite. Cela c'est l'air de pénitence des tournesols à qui on pose des questions et qui toujours disent : je ne sais pas. Cette façon de courber la tête. Je ne sais pas. Ce poids. Je ne sais pas.

46

Il fait tellement sec partout. Il y a des crevasses même dans les terres les plus tendres de certains jardins. Les couleurs de l'automne disparaissent sous les brûlures de l'été, et laisser couler de l'eau au robinet ne suffit pas à donner raison à la raison. L'eau ne doit pas manquer. Je viens ici pour être rassurée, par ce qui a été réalisé. C'est une image de ma faiblesse. La source est invisible, la voi(e)x intérieure, la raison, auxiliaire de l'être.

56

Premières neiges. Je sais le regard d'une femme dans son écrin qui découvre cela, le matin, comme sur un plateau de petit-déjeuner, elle prend des yeux une tranche du monde,

la plus belle. Elle la voulait ainsi, au bout de son jardin, la meilleure place, une domination, la fin en soi. J'ai tourné, tourné, passé des arbres, des haies, des champs, pour le plaisir de ne pas savoir que des montagnes pouvaient me sauter aux yeux à un moment ou à un autre. C'est une manière de parcourir la mise en scène surtout quand a été annoncé le 01 octobre. Je me promène même ainsi surtout pour la mise en scène d'octobre, jusqu'à ce qu'elle soit enrichie de ce détail : les premières neiges, pour laquelle elle était faite secrètement.

72

Lecture du paysage. J'ai fermé les yeux et voilà ce que j'ai vu : devant moi c'est le sud, je le sais parce qu'en descendant jusqu'ici j'ai vu les Pyrénées. Tout autour de moi il y a trois lignes de crêtes, qui se chevauchent, et qui dominant avec de fortes pentes de terre, il n'y a que de la terre, des hectares de terre, nue, il n'y a pas une haie, et il y a cette pièce d'eau, dont je ne sais pas si elle est naturelle ou artificielle, et qui fait un îlot, un îlot inversé, un tout petit peu d'eau au milieu de beaucoup, beaucoup de terre, et un petit détail supplémentaire, c'est la première fois que je viens ici.

74

Un soir, il est arrivé quelque chose ici et ça s'est passé à peu près comme ça : le chêne a reçu une longue estafilade de foudre, le sol a tremblé sous le choc de l'énergie, je ne sais pas ce que sont devenues les petites bêtes qui vivaient dans le sol. L'estafilade est restée rouge pendant des mois. Ce chêne raconte toujours la même histoire : un soir, il est arrivé quelque chose ici, cela s'est passé à peu près comme

ça, le chêne a reçu une longue estafilade, l'énergie, le sol, les petites bêtes. Puis l'estafilade a séché, les mousses ont regagné. Le chêne raconte toujours la même histoire, un soir il est arrivé quelque chose ici, j'ai reçu une longue estafilade de foudre, le sol a tremblé un long instant, toutes les bêtes sont mortes à mes pieds. Pour ne pas me perdre j'aime à me souvenir de cette manière.

79

Je suis sur une petite colline. On aperçoit quelques maisons, il y a un village vers l'ouest, l'horizon est de montagnes qui donnent l'échelle de la grandeur du monde. Il y a un seul chemin qui part d'ici, il tire droit, sec, au milieu des terres cultivées à travers le vallon et puis il remonte jusqu'à la route. De là-haut on croit voir un îlot brouillon, mais enfin un îlot au milieu de l'immensité, et c'est captivant. Justement depuis la route, combien font un écart, dévient de leur trajectoire parce que leur regard est aimanté par ce lieu. La grange et la maison ne paraissent pas clairement abandonnés. On passe sur la route à vive allure, et puis on ralentit. Il faut pouvoir supporter le choc de la révélation de ce mystère en soi, qui selon les jours oscille entre la nostalgie incompréhensible et le désir impérieux : avoir sa chambre et son feu, loin de tout, sur un promontoire.

82

Ce lieu n'existe pas. La marée des arbres est basse maintenant, autrefois elle m'encerclait. Fin juin ici on a moissonné au phare jusque tard dans la nuit, les transbordeurs contenaient un peu plus de 21 tonnes de blé. La forêt est communale, de toujours on y pratique l'affouage. Les pylônes des

lignes à haute-tension sont derrière la colline. J'entends les cavaliers de la troupe du seigneur de L'Isle chevaucher pour rejoindre celle de Comminges. On a rationalisé les parcelles. Pas un qui n'ait encore l'âme profonde d'un regard vers les montagnes. Combien de chemins et de clairières disparus sont visibles depuis le ciel ? Ce lieu n'existe pas.

93

Parfois l'expression des sens fait loi. Ici, impossible de ne pas ralentir le pas ; dans quelques mètres, c'est le gouffre, l'à-pic, la chute assurée, et en même temps que la peur – mais, d'être englouti par quoi ? – c'est la défiance, à cause de la trop grande beauté lumineuse d'un arbre, pourtant on ne croit à rien, on est rationnel, mais on se souvient, des feux allumés dans les rochers pour faire naufrager les bateaux, du chant des sirènes et des miroirs aux alouettes.

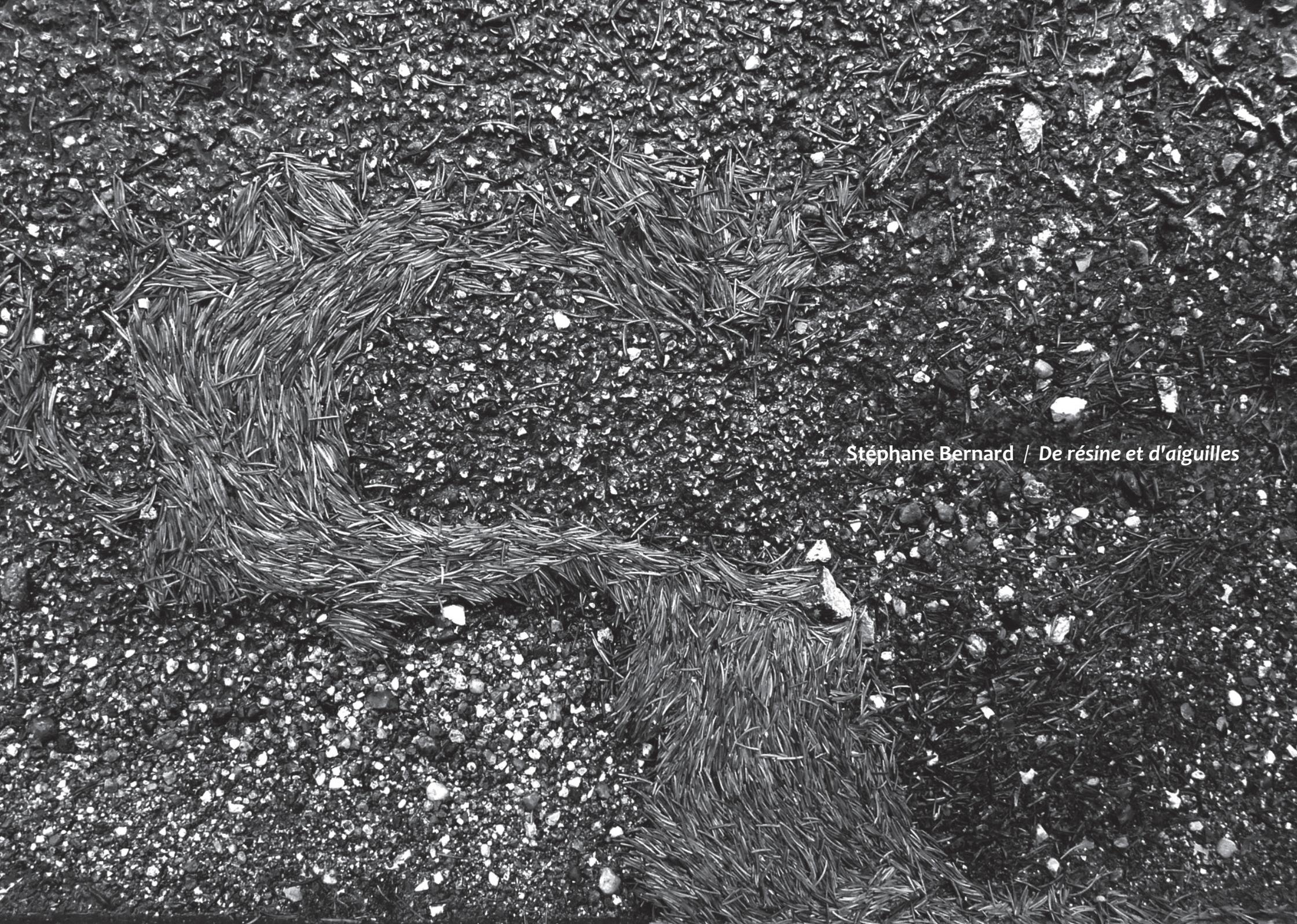
97

L'homme dit qu'il avait été séduit par l'endroit qui contenait les éléments que sont l'eau, la terre, l'air et le feu du soleil, mais que seul le chemin lui appartiendrait puisqu'il portait déjà sa trace.

113

On raconte que dans un pays peu pressé & peu pressant – presque tout à fait un royaume barbare – il vient, comme on respire, de regarder du côté de ce qui a été donné. Dès qu'on est enfant, au matin, le soir, on se place un moment devant l'énorme horizon et c'est ainsi que chacun peut rentrer lentement dans l'intimité de ses mystères et de ses

ombres. Tout un présent redoutable dont notre nature est prodigue. On parle quand même là du feu sous la glace. De la connaissance des vallées d'espérance et au danger d'y être le bas alchimiste du mensonge. De pouvoir sentir son esprit reprendre chaque jour son fructueux mâchonnement des temps géologiques. C'est aussi pouvoir tempérer son chagrin de la défaillance à tout jamais de l'univers de la houle et du goémon. On y traite de la nostalgie d'un campement dans la certitude de l'extrême et du lointain où il faut aller pour cueillir la compréhension de l'immobilité. On est en face de pouvoir chaque jour reprendre – par la lame – son regard sur l'ambivalence du monde. Et le lendemain avoir un rendez-vous avec les sortilèges de l'heure qui s'écoule et ne reviendra pas. À bien regarder du côté de ce qui est donné... On s'étend de toute son âme et on imprime sa marque, qui est un trait, un point sur une ligne, mais derrière soi. On y parle des signes qui s'accumulent et des misérables qui les effacent lorsque le mot *passage* leur vient à l'esprit. Ce qui est donné... À quoi l'on s'accroche autant que ce que l'on fait jaillir. Là on peut être en face d'instantanés épouvantables d'indifférence à l'égard de toute chose ou meurtri de n'être toujours pas capable de la sérénité avant l'absence.



Stéphane Bernard / *De résine et d'aiguilles*

Les pins π

*La tristesse se profile à travers
les arbres sans le moindre bruit.*

Joan Mitchell

Ils jaillissent
côte à côte,
leurs troncs

parallèles. Là-haut
leurs branches
s'embranchent

comme on dirait
des bras s'embrassent.

Nos pins sont
des intimes saouls
qui se parlent

front à front,
et qui se parlant

front à front
font un symbole.

Un nombre π
en bois et sève,
mais qui ne mesure

pas bien
l'étendue de
ce qui nous cerne.

Une lettre π
de résine et d'aiguilles,
et qui est

tout ce qu'il y a
de lisible

dans cet alphabet abscons
de la ville.

Cèdre rouge

pour Adèle et Léonore

Je n'ai pas voulu jouer le jeu alors j'ai quand même perdu,
c'est un bon résumé. L'enfant debout sur les cervicales du
dragon de cèdre rouge le crie à l'autre enfant, qui comme
un organe est pendu entre les côtes dans le thorax de la bête :

« On peut lui toucher la tête mais pas lui toucher le cœur. »

Je suis un escabeau, un marchepied. Ou un de ces drôles de
petits trempins grinçant vers quoi gauche dans le compte
de nos pas nous courions à l'abri du vieux gymnase. Être
piétiné, oui mais par vous, pour votre essor, votre « bond ».

Parque

Dans le jardin
on a emballé le
jeune arbre gélif

dans un film
plastique blanc.
Avec ses deux branches

et sa cime
qui s'échappent
côté ciel

de sa toge
synthétique diaphane,
il ressemble à

une pleureuse
antique ou une
Parque. (Oui,

mais laquelle ?)
Plus loin un mocassin
de femme gît,

abandonné
dans un mètre
carré de terre.

Rothko

*Apollon est peut-être le dieu de la sculpture. Mais au fond,
il est aussi le dieu de la lumière, et dans l'éclat de splendeur
non seulement tout est illuminé, mais à mesure que l'intensité
augmente, tout est également balayé.*

Mark Rothko

Je n'ai pas
vu des toiles
mais des tupperwares

de lumière,
et notre ciel
gris après lui

irradie.
Comme l'œuf
qui se terre

au fond
de ses blancs
le soleil

sous quoi
nous rentrons
vit, vibre

de l'envers
de la nacre
d'un nuage

à l'envers de
l'œil : oui là,
juste au dos de l'œil.

L'Artimon

L'Artimon.

C'est le dernier mât d'un bâtiment.
La dernière voile visible à l'œil nu
pour qui est resté à quai.

C'est aussi le nom du bâtiment
qu'a secoué notre dernière tempête.

L'immeuble, immobile.

Je me tourne vers le port.

Les petites barques, pinnules
à moteur piquées par la proue
dans les rachis des pontons.

Je remarque l'aigrette, elle me fixe.

Je ne la questionne pas.
Pourtant soudain elle fuit, s'envole,

se pose plus loin dans la boue
et l'ombre noires sous le pont :

paraphe blanc sur le crêpe,
le négatif de notre histoire.

Pollen

Un pollen a bruni
les vitres du train.

Il renaît,
le vieux paysage.

Je le regarde
qui défile en sépia.

Avant la gare,
quatre secondes
vivement,

un petit bois mitraillé
de soleil,
zootrope,

projette le galop statique
de vingt pins.

Tout.
Tout oui.
Tout sait,

chaque chose
sait où je vais.

Au dernier lieu
connu du père.

Relever les fleurs

C'est une seule fois l'an,
à la Toussaint.

Je pousse la grille,
j'entre, les cherche.

Les vois
et je sais.

Quand le matin glacial
a gommé les masques

et la nuit, ce veiglione
où l'enfant exprès est exsangue,

la mort se colore
sous l'hellébore,
le chrysanthème.

Les marguerites.

Elles m'informent.

La tempête
les a jetées
sur le gravier entre

l'acacia
blanc et
le granit.

Je relève
ses fleurs,

les pose
sur ta petite

tombe.

Une fois par an une réponse est
posée là pour nous sur la pierre.

« Il vit encore. »

Eau noire

[caveau familial Louis Olivier]

Je me penche : voilà mon reflet
sur le marbre consanguin : face
vague sous la surface d'une eau
noire et dure et qui ne lave rien.



Philippe Agostini / *Fragments d'une exposition #2*

Une image, c'est comme le papillon qui naît de la destruction de la chenille. C'est une métamorphose.

Péléchian

C'est une figure diffuse posée sur un fond traité en nappes claires ; à peine dessinée, tache lumineuse d'un corps replié sur lui-même qui tient de la douceur nacrée d'un cauri posé sur une plage. Là-bas, cette jeune femme surprise dans son sommeil par une amie, lovée entre les coussins de ce qui pourrait être un canapé mais dont les formes arrondies et vaguement polies évoquent la consistance de galets au lit d'une rivière. Cette autre qui repose dans le désordre de tissus froissés dont le rendu des textures autant que la gamme chromatique rappelle encore celles de pierres roses cristallines immergées dans la transparence à peine troublée d'un bassin naturel, tandis que celle-ci, discrètement juchée au sommet d'une vague minérale, sur laquelle se détachent des motifs de pétales bleus, s'est assoupie au ruissellement discret d'une source. Mièvres nymphes abandonnées au pouvoir de Morphée.

Il s'est traîné dans les hautes herbes qui se confondaient avec sa toison. Il a reniflé la terre, remué les feuilles humides, enfoui son museau dans l'humus, creusé son trou. Il est là, maintenant à quatre pattes la gueule prise dans le reflet de la mare où il vient s'abreuver. Elle regarde en silence l'animal au corps blanc siroter le jus noir.

Êtres hybrides peuplant des terres dévastées, des forêts profondes, des talus herbeux et des ravins désolés, mangeurs de bois, buveurs de lait rance coulé des arbres, acrobates de

branches, réfugiés des terriers, figures mutantes d'un passé prochain, d'un futur recomposé, ces figures primitives et nues sont pourtant, par bien des aspects, nos semblables. Perdues, menacées, menaçantes, égarées, décalées elles chutent, décollent, dansent. Leurs membres sont élastiques et réversibles, leurs figures hirsutes. Le sol ou l'air fourmille de virgules noires régulières qui se cristallisent ou s'aimantent pour former paquets, végétation sommaire, fourrure et poils.

•

Dans la pièce, cinq personnages nus sont enchevêtrés, emboîtés dans des positions pour le moins scabreuses. Les corps se touchent, les regards se croisent à peine, les figures semblent pourtant absentes, voire indifférentes. D'ailleurs, plutôt que le terme de "positions", ne serait-il pas plus juste de parler de postures, tant les gestes semblent apprêtés ?

Au devant de cette étrange assemblée, les lames ouvertes d'une petite paire de ciseaux tenue par une adolescente menacent de se refermer sur les parties génitales d'un jeune homme qui, pourtant, se montre indifférent au sort qu'on lui réserve. À sa gauche, un autre jeune homme joue avec un avion miniature. Sur la droite, une autre jeune fille tout en embrassant sa voisine dans le cou touche d'une main la pointe de son sein et de l'autre saisit le sexe d'un autre garçon qui brandit une lampe tempête.

Les corps qui sont là, disposés comme des mannequins de vitrine, sont bien les figures d'une mise en scène sulfureuse et diabolique mais aussi carnavalesque (guignolesque même), au sens premier du terme, autrement dit, elles incarnent une sorte de divertissement grotesque empreint de gravité. Ce qui nous dérange ou nous saisit d'effroi dans la lumière crue de ce

spectacle obscène n'est pourtant qu'une représentation allégorique d'une réalité souvent bien plus sordide.

•

Parfois le corps est enseveli et parfois il surnage d'entre ces motifs floraux, d'entre ce qui n'est plus tout à fait le pli d'un textile mais qui, déjà, aurait l'apparence tantôt du liquide, tantôt du solide (roche d'un conglomérat étrange) mais aussi surtout de la chair. Le corps s'enfonce sans peser, flotte entre deux eaux, disparaît absorbé dans ces cataractes fluides qui coagulent en poches compactes ou se dissolvent en dentelles d'écumes. Parfois encore le tissu qui abrite l'endormie n'a plus de poids, n'a plus de base ni d'assise : il tient en l'air comme par enchantement, comme en rêve. Le sommeil, avec ou sans raison, produit ses monstres.

•

Figurer le mouvement d'un corps balancé au fond d'une fosse décomposer en une succession d'images fixes quelques plans de films réalisés pour rendre compte de l'innommable stopper la chute retenir effaré la beauté d'un visage mutilé figurer le mouvement d'un visage ou d'un corps balancé au fond d'une fosse stopper la chute retenir effaré la beauté décomposer en une succession d'images l'innommable repasser en boucle le balancement du cadavre écartelé secoué l'os sous la chair la douceur du regard masquant la douleur de l'innommable stopper la chute le pas de danse et l'écart en boucle le balancement d'un corps balancé au fond d'une fosse écartelé retenir effaré la beauté l'os sur la chair la douceur du regard stopper la chute sans fin des jours et des nuits du froid ongles

rognés carcasses sur la paille en une succession le corps la fosse au fond et l'écart en boucle d'un masque serein malgré la douleur encore effaré par l'innommable la beauté balancée stoppée sans fin rendre compte de l'innommable de l'os dans la douceur de la chair mutilée mise à jour dans la fosse figer pour retenir l'insaisissable cocher les jours comme les corps sans fin la beauté mutilée et le visage décomposé repasser en boucle le corps effaré et compter les jours les corps les nuits les ongles le froid de la chute en quelques plans décomposés.

•

Sous un ciel orange, tendu comme l'aplat d'un mur, la masse sombre d'un monstre, cornes baissées, vient s'enrouler dans un ovale blanc. Debout, à l'aplomb de cette tache laiteuse, un homme se tient debout. La masse tournoyante de l'animal, la menace de ses cornes acérées, découpées dans la lumière crue, les traces sanglantes de ses blessures, le lacet sa bave écumante associé à l'orangé acide et tranchant, souligné d'un bandeau rose, suggèrent les tonalités des accessoires de courses taurines. Derrière, sur la gauche, s'élève l'encadrement étroit d'une porte-fenêtre convexe qui semble contenir une foule ; les silhouettes blanches qui se pressent dans le rectangle vertical sont étrangement plongées dans une ambiance nocturne. Paradoxe spatio-temporel qui indique que rien ici ne se veut réaliste. Ni la dimension ridicule de la piste où pivote le taureau, ni la présence des spectateurs remisés dans ce placard de verre, encore moins l'absence des attributs habituels du toréro (costume de lumière ou cape...), ne peuvent laisser penser qu'il s'agit bien là d'une célébration de

•

Ici, les couleurs autant que la lumière sont lugubres et empreintes d'un fort sentiment de vertige, voire d'une certaine morbidité, qu'accusent des contours sinueux et très marqués qui découpent les figures. La parenthèse qui enveloppe un convoi dans le paysage nocturne nous aspire vers la tache éblouie de la lune. De même, le nuage blanc et mou qui coiffe cette marine semble dessiner les contours d'un monstre inquiétant à la pupille injectée. Les silhouettes malingres, penchées sur la terre aride du champ de coton ressemblent, dans l'enroulement des tissus des sacs qu'elles portent, à des sortes de chrysalides et la figure mi-assise, mi-dansante, de cette mère est toute droite sortie des obscures scènes sabbatiques figurées par Goya.

•

La figure est nue, allongée sur un drap blanc froissé, adossée à une étoffe rouge qui pourrait être un coussin ou plutôt une robe roulée en boule. Ses paupières sont closes, les traits de son visage détendus, son bras droit est relevé derrière la tête, l'autre suit la ligne de la hanche pour venir, de la main gauche masquer le pubis : elle dort – ou semble dormir – en toute quiétude. En écho aux courbes lascives de ce corps, répondent, en arrière-plan, celles d'un panorama qui s'étend aussi loin que le regard peut porter. Sur la droite du paysage, passé une première butte herbeuse, le lacet d'un sentier conduit aux portes d'un village fortifié, bâti aux pieds d'une haute muraille en ruine. Le ciel est couvert d'une grande nappe rose qui laisse entrevoir, sur la droite, un amoncellement de nuages. Au centre, les plis du vallonnement descendent jusqu'à une étendue d'eau (une mer ou un lac). Se découpant sur la masse bleutée des montagnes, apparaît une place forte. Enfin, à l'extrême gauche, l'horizon est interrompu par la masse sombre

et moussue d'une roche (ou d'un bloc de terre ?) où est enraciné un arbuste, sous lequel repose la femme.

•

Les figures s'animalisent. C'est un bestiaire ancien, puisé tant dans les mythes de la Grèce antique que dans leurs différentes transcriptions surréalistes, qui s'intègre au motif toujours plus sombre et agressif. Scènes de meurtres confondues à celles de la naissance : plaies, trous, yeux, vulves qui s'enroulent dans une même écriture.

•

Une succession de pièces aux murs défraîchis dont la plupart, à l'étage, sont colonisées par les araignées et les moutons de poussière. Aux angles arrondis des plafonds, le temps a passé, marquant ça et là la chaux d'auréoles brunâtres et d'archipels de salpêtre qui en boursouflent les surfaces. Ici, poussant l'une des portes, dans la semi-pénombre hachurée venant des jalousies des volets, sous l'ange coupant de vieux miroirs aux tains rongés, les fantômes des ancêtres croisent le visiteur égaré. Il surprend ainsi le regard de celles et ceux qui jadis occupèrent la chambre.

•

Le corps au teint laiteux offre aux regards la courbe souple de sa nuque à ses hanches et les globes fermes de ses fesses. Légèrement basculée sur le côté, elle prend appui sur une souche partiellement recouverte d'un tissu, semblant amorcer un léger pas, comme pour s'arracher au pesant de la pierre. Lui faisant face, un monceau de vêtements multicolores est empilé pêle-mêle.

•

Elle danse, saute, passe fugace au voile qui gonfle une fenêtre, aux raies des persiennes, au teint des glaces. Serait-elle ce papillon qui s’y pose et s’y fixe ? Une éphémère au miroir de l’eau ? Silhouette fluente que diffuse un retard de lumière, comme l’encre s’étire sur une surface humide. Elle passe et croise son ombre, croise son double, double son reflet, défait et refait son image comme un acteur répète son rôle, comme une passante qui s’accroche aux flaques verticales des vitrines, comme un enfant qui joue au grenier à essayer les accessoires tirés d’une malle.

•

Tourmente du sommeil. C’était la nuit en plein jour : les étoiles parsemaient le parterre. Un corps cul-de-jatte, enroulé comme un coquillage, jambes en lames de ciseaux, tête renversée dans la courbe des bras abandonnés, semblait dormir. Dans ce rêve, le corps se déformait comme de la patte à modeler, se retournait comme un gant. La nacre rose ourlait les plis du drap jusqu’à s’y fondre. Des notes de musique me parvenaient comme réfléchies sur l’eau calme du bassin. Une silhouette furtive glissait sur les dalles fraîches. L’air était lourd comme le pli des tentures rouges. Le corps se tordait lentement prenant des allures de poisson.

•

Elle se tient debout sur une chaise : disposée légèrement de profil, le buste est moulé dans un corset serré à la taille – sorte de cône dont la pointe semble fichée dans le drap dans la jupe qui bouffe –, le visage, en partie noyé dans un jeu d’ombres, se découpe néanmoins, comme le reste de la silhouette sur le fond bistre d’un mur.

À la main droite elle tient une raquette, tandis qu’à la gauche, elle présente un volant, avec lequel pourtant elle ne semble pas prête à jouer. Étrange présence que celle de cette fillette, juchée sur un siège, cramponnée au motif à boule du montant du dossier et tenant ce drôle de bouquet de plumes, dont la forme semble être l’écho inversé de celui de son propre corps.

•

Du blanc au noir elle penche, sous la lumière qui tombe de la verrière. Elle penche dans le rayon oblique que rehausse la tige d’un iris, avant et après, elle en figure l’orbe des pétales fragiles avec les plis du tissu. Avec l’enveloppe blanche du drap elle devient le bourgeon avant qu’il ne se déplie. Elle passe et plie comme les floraisons des bords de route, épaule, main, pieds, sein, sont chairs végétales.

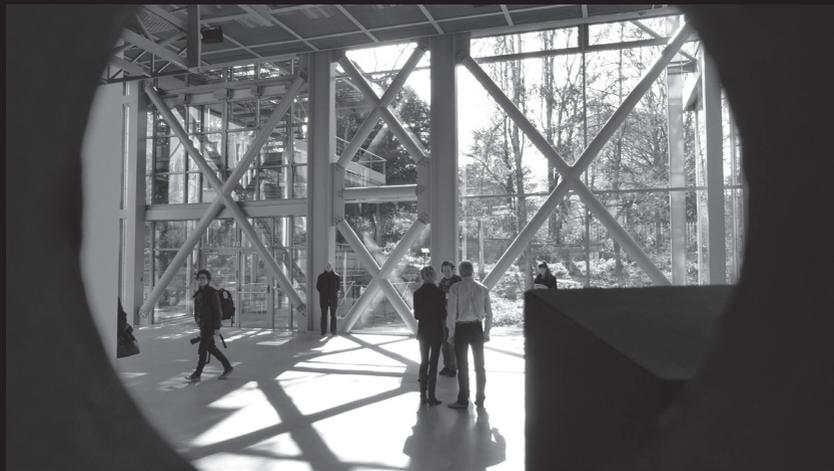
Elle est ce qu’elle désigne, qu’elle porte à bout de main, cette figure à cinq branches : un corps possible, un corps rêvé qui se tord et danse. Elle est ce fruit consommé, ses plis, son œil, résolue par la flamme. Elle est dans la glace et dans les miroirs ce voile du regard qui s’efface. Elle est le sexe de sa fleur à laquelle s’accroche la lumière oblique. Les images qui surgissent sont les pierres qui marquent les chemins de nos songes.

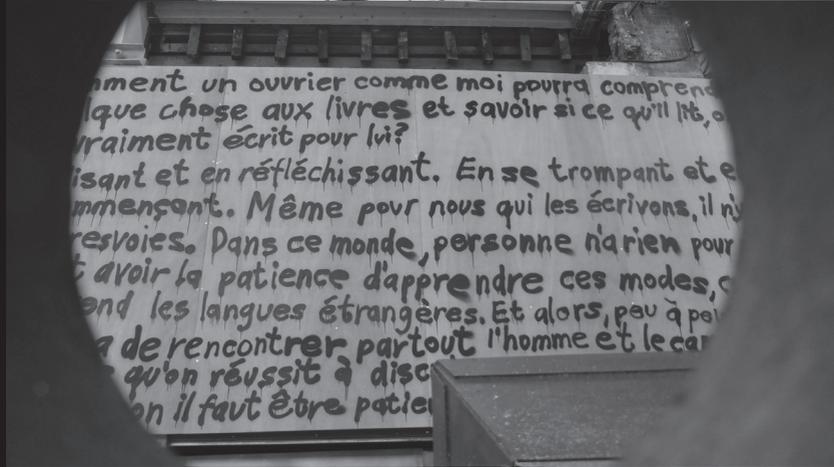
•



Jean-Paul Matifat / *De l'art d'être touriste*
(Monet est mort ?)









Xavier Person / *Le Nul Part Ailleurs*

Dans le fond du bar, ils se pressent autour d'un journal ouvert sur une table, lancent des mots comme des questions : « extase », « extasy », pour remplir les cases d'un mots-croisés. Dehors il pleut à verse et tout est si sombre qu'on dirait la nuit juste tombée malgré l'heure matinale. Ils n'ont jamais connu un tel temps par ici à cette période de l'année, lance l'un d'eux. Les scientifiques pensent que le réchauffement du climat pourrait contribuer à son refroidissement, lui répond un autre sur un ton goguenard. La fonte des glaces au pôle Nord entraînerait un afflux d'eau douce qui ferait dévier le Gulf Stream. Le patron, un grand chauve barbu, arbore des tatouages dans le cou et un pantalon de treillis. « Dans ce bled il n'y a que des cassos », se plaint-il, sans décoller contre celui qu'il vient de chasser du bar après qu'il y soit entré en parlant trop fort à son goût. La pluie tombe sans discontinuer et on ne voit pas comment cela pourrait s'arrêter. Les hommes massés autour de la table restent concentrés sur le mots-croisés : « De manière oblique ? », « Fleur blanche ? » S'ils parlent presque à voix basse, ce n'est pas tant, peut-être, pour ne pas réveiller la colère du patron que parce qu'aucun mot jamais ne viendra combler le vertige dont ils pressentent l'étendue. Ou parce qu'une nuit si obscure jamais ne se défera dans quelque mot que ce soit. Le café se nomme Le Nul Part Ailleurs, mais quant à savoir ce que signifie la faute d'orthographe.

Douarnenez, le 29 février 2024

Sur le quai de la gare s'animent deux femmes asiatiques de petite taille, l'une des deux portant des socquettes blanches et une jupe plissée qui lui donnent l'air d'une adolescente. Elles se redressent par brèves saccades, s'abaissent, l'une avec l'autre, sur le rythme d'une musique qu'elles sont seules à entendre, qui afflue dans leurs écouteurs. Elles ne voient rien autour d'elles, ne se soucient pas du retard du train dont les autres voyageurs constatent qu'il n'arrive pas, bien que son heure annoncée soit maintenant passée de plusieurs minutes, comme si leur danse avait le pouvoir de ne suspendre le temps que pour elles.

Rennes, le 6 mars 2024

Quand il se laisse tomber en soupirant sur son siège, on peut voir son ventre arrondi qui dépasse de sous son épaisse chemise à carreaux en coton. Son large visage est en sueur, rougi, douloureux. Sa petite moustache ne dissipe pas un air poupin. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans l'amplitude de son corps. Le train aussitôt démarré, il file au wagon restaurant, en revient avec un sac qu'il pose devant lui. Manger l'apaise. Avec sa main potelée, de l'extrémité de ses doigts, il pousse les morceaux d'une tartelette dans sa bouche grande ouverte. Une fois le tout englouti, il pose l'emballage à ses pieds et sera heureux, comme soulagé, de le tendre au jeune homme vêtu d'une veste d'un jaune vif, qui passe dans le wagon pour récupérer les déchets dans un grand sac jaune également. L'homme reste ensuite sans bouger, il ne bougera plus de tout le voyage.

Paris-Rennes, le 12 mars 2024

Sa taille est fine, son visage anguleux et triste, sans éclat. Sa grosseur, on ne la voit pas d'abord, qui se limite au discret ballon de son ventre. Elle se tient assise de biais, à peine assise, juste posée sur le rebord du siège, comme si elle n'était là que pour un temps limité. Comme si elle était là sans être là et sa grosseur un malentendu. L'enfant qu'elle porte se fera-t-il une place dans le monde autrement que de biais ? Que sera sa vie ? Qu'est-ce qu'une vie oblique, pourrait-on se demander à la regarder.

Saint-Brieuc-Rennes, le 13 mars 2024

Elles ont à peine quinze ans, se parlent par brefs jaillissements d'une syntaxe bousculée, avec force tics de langage. C'est peut-être tout ce qu'elles ont à se dire, qu'elles ont ces expressions en commun, qu'elles s'échangent tels des mots de passe : « j'étais en mode », répète l'une et l'autre dit d'une telle qu'elle « l'a ghostée ». Et il est clair à les entendre que parler revient à se mettre en mode fantôme.

Rennes, le 16 mars 2024

Une femme à un arrêt de bus de la rue Rambuteau hurle sans discontinuer. « Il est trop puissant pour vous », répète-t-elle et on comprend qu'il s'agit d'une monstrueuse divinité dont elle serait seule, ce serait sa folie, à pressentir l'infini, démesuré pouvoir. Des tatouages sur son visage sont en forme de cercles concentriques. Sa colère exorbitante fait écho à celle d'un autre schizophrène qui vocifère également, à deux rues de là, noir lui aussi, et je me dis que leurs proférations se répondent, témoins qu'ils sont l'un et l'autre de l'inadmissible, effrayante aberration en

quoi consiste la réalité pour qui sait la voir en ce qu'elle est, dont nous qui marchons impassibles feignons de ne rien pressentir.

Paris, 19 mars 2024

À l'hôpital Saint-Antoine, ce samedi après-midi, on ne croise pas grand-monde, aussi je m'apprête à échanger un regard avec cette femme dans l'ascenseur, dont la tête reste enfoncée dans ses épaules voûtées, son buste penché en avant, si bien que je ne vois pas son visage. Je vais ensuite pour quitter l'ascenseur à sa suite, mais constatant qu'il s'agit du service de psychiatrie comprends que je me suis trompé d'étage et recule : lorsqu'au moment de sortir elle se redresse à peine, quelque chose dans ses traits fatigués pour un peu me serait familier, mais je détourne mon regard aussitôt, me refuse à toute complicité.

Paris, le 23 mars 2024

Sur le rebord du trottoir qui longe la Seine, il marche comme sur un fil, comme les enfants s'amuse à s'avancer sur quelque ligne imaginaire, avec d'infinies précautions. Son corps se plie, il cherche à lui donner plus grande souplesse, pour faire corps avec l'air ? C'est une danse intime, une torsion, et que le fleuve près de déborder coule au niveau de la berge, d'une eau boueuse, si vive, si vite emportée, que la foule en ce lundi de Pâques afflue si dense sur les berges, qu'une enfant non loin s'élève sur une petite balançoire vers le vaste ciel lumineux où plane un goëland, que le brutal soleil chauffe les visages des passants dans l'éclaircie qui succède à une averse grêleuse, qu'un tel tumulte se creuse autour de lui pourrait faire qu'il s'imagine marcher, non sur le rebord d'un trottoir, mais au-dessus

d'un gouffre où tout serait aspiré et on le sent au bord d'y basculer, on le voit qui cherche à garder l'équilibre avant de s'en remettre à un plus vaste flux.

Paris, le 1er avril 2024

•

Plus qu'une étreinte, c'est une danse. Sur le quai, avant que les portes du train ne se ferment, elle enlace son compagnon qui s'apprête à partir ou plutôt elle s'enroule autour de lui, avec une souplesse animale. On devine une joie dans sa vivacité, dans son élan et sa fougue, on se dit à la voir si ductile alors que lui est si raide, qu'une fois le train parti elle retournera se diluer dans la nuit. La différence de leurs styles vestimentaires accentue cet écart, lui habillé classiquement, comme bien des jeunes gens de son âge et de son groupe social, elle toute de noir vêtue.

Rennes, le 4 avril 2024

•

Elles sont aussi jeunes et longilignes l'une que l'autre, l'une aussi blonde que l'autre est brune, et leur émotion de se retrouver dans ce café très palpable. Elles se comprennent sans finir leurs phrases, comme si parler n'avait pas lieu d'être, tant leurs deux corps sont sensibles, aimantés, cela se voit au léger frémissement de leurs épaules nues, de leurs longs et souples bras, à la souplesse de leurs fines silhouettes, de leurs naissantes poitrines. Elles sont vêtues comme en plein été en ce début avril et l'une se plaint de l'humidité excessive ces jours-ci, ce à quoi l'autre répond que la Seine est très haute, au bord de déborder, parce que c'est l'époque où fond la neige des montagnes. La brune se lève et pose un furtif baiser sur la tête de la blonde, sur ses cheveux, dont avant de partir elle aura vou-

lu respirer l'odeur accentuée par la moiteur de l'air, par la vivacité du fleuve, par on ne sait quoi, qui tient sans doute à ce qu'il y a d'inhabituel dans ce printemps qui ressemble à l'été.

Paris, le 5 avril 2024

•

Assise contre la vitre du train, sa tête dans son sommeil tombe en avant, qu'elle redresse aussitôt, dans un mouvement concentrique. J'ai croisé son regard avant qu'elle ne s'endorme, où j'ai pressenti une tristesse et cette tristesse je la perçois dans tout son être, dans ses cheveux longs un peu sales, dans son pull beige qui peluche, dans la terne couverture en laine noire tirée sur ses genoux. Les paysages défilent dans la lumière déclinante du soir, que personne dans le train ne regarde, et la jeune femme triste se souviendra-t-elle, au réveil, de ce qui surgit maintenant dans son rêve ?

Rennes-Paris, le 10 avril 2024

•

Elle danse sur place. Ou plutôt, elle va pour avancer mais aussitôt se retourne, engage un demi-tour, revient sur ses pas. On ne peut pas dire pour autant qu'elle piétine. Elle veut marquer son territoire, aussi étroit et limité soit-il ? On l'a vu apparaître dans le quartier il y a peu de temps, et on se doute qu'elle disparaîtra de même. D'où vient-elle ? Quel âge a-t-elle ? D'où lui vient sa folie ? Elle semble très concentrée. On pressent dans sa manière d'être un entêtant scrupule, une infinie attention, on ne saurait dire à quoi exactement.

Paris, le 15 avril 2024

•

Est-ce la vivacité de son regard, ou son air boudeur, revêche, la netteté de ses traits, ce que sa silhouette a d'alerte, ce que son caractère semble avoir de volontaire, tout dans cette vieille dame élégante renvoie à ce qu'elle fut dans sa jeunesse, ou plutôt il semble que le temps sur elle n'a pas pris et d'ailleurs qu'est-ce que le temps pourrait-on se demander à la regarder, comment chacun de nous aura habité le temps ?

Rennes-Paris, le 18 avril 2024

•

Il marche sur le terre-plein du carrefour en bas de la rue Ménilmontant, avec une lenteur démesurée. On peut supposer que ce n'est pas de la résignation, ni de la fatigue qu'il ressent, mais l'inutilité de tout effort. Il en est arrivé à ce point de sa vie où, qu'il soit ici ou là importe peu. On pourrait dire qu'il marche comme s'il ne marchait pas, ou qu'il vit comme s'il n'était plus très vivant. Son pantalon usé, son tee-shirt d'un vieux jaune sali, la lourdeur de sa silhouette, son apathie, sa lenteur, son visage empâté, tout en lui semble passé d'âge, comme si sa vie avait eu lieu depuis longtemps, et toutes vies. Il n'y aurait plus qu'à s'avancer au cœur de la lenteur, au-delà ou en deçà de toutes choses, à un trop vaste carrefour, un dimanche après-midi, avec devant soi une rue bien trop abrupte et longue pour imaginer la gravir.

Paris, le 21 avril 2024

•

Elle ne s'aperçoit pas que la nuit tombe au-dehors, semble ne rien voir autour d'elle, reste sans bouger, de fins

écouteurs dans ses oreilles – quelle musique écoute-t-elle, quelles pensées ou rêveries la traversent, que pressent-elle de ce qui vient, que va-t-elle devenir ? Son visage de jeune fille est lisse, sa beauté n'est pas exactement la sienne, non plus que son apparence vestimentaire, et sa vie pourrait-elle n'être qu'un long voyage immobile, ferait-elle tout le trajet sans bouger ni rien voir depuis ce train qui fonce dans la nuit ? Vivra-t-elle une vie entière sans se sentir vivante ou vivante autrement ? Sans échapper à un destin qui semble tout tracé ? Sans déchirer l'image impeccable qu'elle semble se faire d'elle-même et du monde ?

Lorient-Paris, le 26 avril 2024

•

Des flammes tatouées sur sa poitrine dépassent du haut de son tee-shirt, gagnent son cou. Il ou elle n'a pas vingt ans et ses vêtements rouges et jaunes déparent avec ceux des autres voyageurs du métro, et la gracilité de sa silhouette, sa façon indécise d'être au monde, pourtant très affirmée, résolue. Une vacillation est sa manière d'être ? Sur le dessus de ses mains sont aussi tatouées de fines flammèches, et on se demande ce qui s'apprête à lui brûler les doigts, quel incendie le ou la menace.

Paris, le 2 mai 2024

•

La jeune fille se tient à une fenêtre, son buste penché en avant, ses bras nus tendus, paumes tournées vers le ciel, son visage levé pour mieux recevoir la pluie qui tombe assez dense. L'air était lourd depuis le début du jour, depuis plusieurs jours, et c'est un soulagement que l'orage ait enfin éclaté. Elle reste là longtemps. On dirait qu'elle prie, peut-être rend-elle grâce au ciel de ce que la pluie a

fini par tomber. Ou bien elle voit dans l'orage un signal. À partir de là un espoir lui vient ? Ce qui lui était impossible devient possible ? Ce moment lui est une libération, et sa vie en sera changée à jamais ? Elle se sent vivante, ne s'en remet qu'à cette sensation, à une pure et nue sensation d'exister ? Ou bien elle se dit qu'en ces temps qui viennent, imprévisibles, il ne lui faut se vouer qu'à ce qui arrive, s'en remettre à l'inattendu comme à une chance, un entier bouleversement.

Paris, le 12 mai 2024

•

Le fils adolescent et sa mère se ressemblent étrangement. Ils ont la même sécheresse dans leurs visages, la même peau un peu grasse, la même maigreur dans leurs silhouettes, et autre chose, qui tient à ce qu'on pressent d'aérien à leurs gestes, ou peut-être d'inquiet. Elle se penche parfois pour lui murmurer quelque secret à l'oreille et leur entente semble parfaite. Trop entière ? Comment ne pas voir qu'un drame se joue entre la mère et le fils, certes très ancien, mais vif, implacable – inexorable ?

Rennes-Paris, le 5 juin 2024

•

La très jeune fille se tient au bord de sourire sans qu'on sache à qui, si elle souriait vraiment, son sourire serait adressé. Nous engageons la conversation et elle me confie apprécier plus que tout ce moment où la nuit vient, où l'on peut voir par les vitres du train biches et cerfs s'aventurer en lisière des forêts. Elle me parle aussi de la beauté du ciel qui s'assombrit, qu'illumine un dernier rayon de soleil, et presque aussitôt me fait l'aveu de sa foi. Sa foi ? Elle se sait aimée par son dieu et ne désire qu'aimer elle aussi. Ses

phrases sont certes banales, elles ont été tant de fois prononcées, mais il y a chez elle une sincérité, une ardeur tranquille, rayonnante, joyeuse, qui en ravive les mots. Avant de descendre du train, elle me demande si elle pourra prier pour moi, et me recommande d'aimer toujours. Je la regarde se fondre dans la foule, fragile silhouette encore enfantine, et le sens du verbe « aimer » m'échappe .

20 juin 2024, Rennes-Paris

•



Daniel Martinez / *Pierre angulaire*

Au sortir de la maison d'enfance
sous des cascades de soie bleue
tu revois là le visage d'un pays
depuis la haute chambre des arbres

une digne insouciance
où venait se perdre l'ombre du fleuve
entre mille étoiles de velours
danse le réel
sur les lèvres du temps

Au gré du vent qui n'égratigne
ni l'histoire ni l'étendue
l'été frappe à la porte
la terre tourne au ralenti
en son eau première
un seul point repéré à l'horizon

n'est-ce pour t'y glisser
et pousser à la conscience
l'image qui te manque
au-delà du connu
murmures immiscés
dans l'oreille interne
traversant à mesure
le règne d'or du silence

Au juste pour qui écrit-on
tu n'auras été que de passage en toi
sans regrets presque
car le monde n'est qu'une idée
qui se compte en battements de cœur
en sourires incroyables
face au maître de géométrie
venu noyer tes métaphores
derrière les passeroses

La couleur de nos vers fait foi
plus que le sel et le pain des mots
plus que la foudre des sensations
ou le modelé de la langue
sachant que la Beauté se loge
à l'intérieur de notre vue
sans masque aucun
libre d'être
de toujours ou de maintenant

La vie emporte dans sa nacelle
le concret le divers et le vaste
un lys orange boit le ciel
d'un bleu monochrome
face au grand Tout



Il inspire les parfums du jour
l'avant-nous et l'après-nous
à portée d'âme
laissons danser les dieux



Luc Marsal / *Le monde à la renverse*

Les fleurs poussent en bande
au bord des herbes grasses

Je nage innocent
dans les replis du monde
je ne manque de rien
de tout ce qui ne (me) sert à rien

Le vent tombe entre les pages
du livre que j'écris

les oiseaux de bonheur volent
parfois un peu trop haut

la nuit emporte le dehors

•

Un léger vent se lève
sous le pommier il neige

de petites fleurs blanches
couvrent de confettis
l'herbe bien grasse

un jaune à déchirer le ciel
flambe sur la colline
— l'hiver a effacé la peine

comme une peinture d'enfant
qui déborde de la feuille
les couleurs n'ont plus peur
de s'arracher du sol

le printemps s'annonce enfin
il va falloir couper court

•

On les voyait de loin
assis près du ravin
mais ils n'écoutaient
que ceux

que ceux
qui étaient comme eux

•

D'ici on ne voit que la brume
parcourir les collines
plonger dans la vallée

la terre hurle en silence

on reconnaît l'odeur
à l'entrée du village

celle de la chair brûlée
de la mort en batterie
de la peur (qu'on étouffe)

l'odeur pestilentielle
de la brutalité des hommes

•

C'est une lumière
de fin d'après midi
le ciel s'est encombré de nuages
j'ai demandé aux fleurs de se taire

Ils ont poudré la terre
de leurs mensonges
j'écoute aux portes
pour voir ce qu'elles me disent

Les mots en trop
ont dévoré l'espace
l'océan me malmène
la marée se retire trop vite

Ma vie dans l'ombre
se vide à petites gouttes
son souffle me mord la peau
la pente est douce

Les poèmes ne s'écrivent plus
que sur les murs
j'ai repris un peu de nuit
pour oublier l'ennui
l'amour ne pousse
que si l'on s'en sert

Le parfum des autres
montent jusqu'à moi
j'ai déposé un cœur
au bord de leurs blessures
la fatigue des arbres
ne m'atteint pas

Aujourd'hui il ne m'arrivera rien
je n'ai pas à partir à la guerre

•

La nuit tombe
en vrac
humide et froide

le ciel me nargue
avec ses dents qui sifflent

Je perds chaque jour
des morceaux de moi
je me sens sec et froid
comme un hiver sans toi

Je regarde impuissant
le monde à la renverse
je flotte dans le décor

Peut-être que je suis mort

•





Bronwyn Louw / *Trois bonheurs d'un verger en friche*

Vie de verger

Ce qui m'occupe, me préoccupe, est ce Verger-figure, cette figure Verger-comme-poupée, cette unité fortuite qui existe dans un genre de jeu qu'à peine divertissant et en vérité plus sérieux que tout. Oui, cette recherche n'est pas aboutie, se poursuit, s'obstine. Parfois c'est amusant mais rarement tant que ça. Jouer, c'est être en présence de ce Quelque-chose-hors-de-portée-qui-se-fait-un-peu-présent. Rester avec cet Un-peu-présent en essayant parfois ci ou ça pour convoquer La-vie-d'une-chose.

Oui, la vie d'un verger est comme la vie d'une poupée, ne s'engage pas si directement, se désire diffusément, a quelque chose de très discret, une sorte de lien qui est aussi détachement. C'est tenir compagnie, ni du travail, ni un jeu avec des règles. Jeu sans règles, habitudes toujours nouvelles, connaître de l'étranger. C'est un travail d'amoureux. On se fabrique une langue.

La très proche distance

Une pensée effleure, celle de la Très-proche-distance. Ce n'est peut-être pas la peine – si d'une altérité tu veux t'approcher – d'aller dans La-grande-distance, pour te baigner ethnographe dans le bain d'une culture qui en te rentrant par les pores en te rentrant dans la peau devient comme intelligible, praticable, aimable, irritant, réel et détaillé, détaillé et réel... Non. Les voyages déplacements et autres migrations me servent ici d'image pour la connaissance d'une étrangeté proche,

atmosphérique, juste à côté. Image atypique, instable, de ce que peut être cette expérience de passage dans une autre eau, d'acclimatation dans une petite forêt obscure.

Petite forêt lumineuse

Le long des champs voisins du verger, de petits bosquets fabriquent une lumière que j'appelle parfois tamisée, parfois lumière de lichen. Il faudrait revenir de nuit pour voir si c'est le soleil dans les branches qui fait cette lumière mutante ou la lueur de ces lichens recouvrant toutes les branches jusqu'aux brindilles d'un vert très pâle, lumineux, tendant parfois vers un gris spatial (argenté ? Étrange en tout cas), parfois vers la couleur d'un soleil raté, où le jaune coule dans le bleu du ciel et le bleu du ciel coule dans le jaune du soleil.

Châtons

Celle-ci a comme des poils se caresse au printemps son vert est presque tiède dans la gelée, un vert de bois, un vert ni de feuille ni de mousse, c'est pas pareil – rien n'est pareil – mais ces branches font pousser des bourgeons comme des animaux de tout petits animaux d'un arrondi allongé. Ces branches avec leurs croissances poilues, dodues, je les caresse elles se caressent agréablement elles sont si douces que ma main guette leur respiration, leur pouls, leur morsure de châton.

Lumière des bourgeons

Les bourgeons exprimés brillent clairement et les bourgeons débutants brillent obscurément.

Une friche d'aubépines tout au début de son bourgeonnement brille obscurément, est un paysage mat, mais lumineux quand même. Ou est-ce que ce sont les pruneliers dont les bourgeons sont blanc cassé, presque beiges ? Où voir la différence aubépine-prunelier quand le réveil du sommeil végétatif est à peine enclenché ? Lire l'écorce ? Lire la forme ?

Trois bonheurs d'un verger en friche

Ce verger devient souvenir à mesure que j'apprends à le voir à travers ses quelques fruitiers greffés et ses nombreuses heureuses friches de ronces, églantiers, aubépines, pruneliers, cornouillers sanguins... Pourquoi les dire heureuses ? Ou, plutôt, comment le sont-elles ?

Est-ce le plaisir d'être arc-en-l'air, que connaît une ronce, qu'à moins de savoir me jeter en deux temps continus, vers le soleil puis vers le noyau de la terre, je ne connaîtrai jamais ?

Ou alors la joie de constitution lente d'un terreau commun que les aubépines églantiers et pruneliers pratiquent aisément, ces riches prolifères forts des tâtonnements aveugles, peut-être douloureux, infiniment incertains, de leurs ancêtres, qui ont façonné et ajusté ce côtoiement de fond...

La friche est avant-forêt fruitière, ses fruits sont petits et amers, rouges et bleus, noirs et violets, formés par une architecture-ossature conséquente de graines. Elle est visitée, je vois en elle les traces de ces visites nourricières, surtout autour des églantiers en hiver : un croissant de lune généreux d'herbe couché autour du buisson. Les crottes laissées nourrissent la terre, dispersent des graines, elles réjouissent la friche.

Le verger en friche connaît donc trois bonheurs, aux vues des observations consignées plus haut.

Un bonheur d'air (faire-forme ; dessiner de la dynamique d'un corps en croissance).

Un bonheur de terre (se lier invisiblement ; faire IRRUPTION ; créer de bientôt vieilles ou déjà vieilles bases communes).

Un bonheur trophique (être mangée tout en étant nourrie).

Patch-parcelle

Dans l'ancien jardin de ma mère il y a des capucines des courgettes et leurs vignes grimpantes en transparence verte et laiteuse pour les unes en épaisseur verte-jaune-brune pour les autres. Il y a des courges aussi des haricots des petits pois des pensées. Je vois le visage de ces fleurs, les gestes de leurs têtes se penchant sur le sol, se tournant avec un courage de croître tout léger pour rencontrer les rayons du soleil en pleine face. Une parcelle au bord du jardin est mienne-mienne. C'est le Raspberry Patch, il n'y a que framboises et ronces, c'est devenu prolifique et résistant, pas très soigné ni très policé – vraiment pas très. Il n'y a nul petit chemin, il faut s'en frayer un parmi les

épines, il faut les vouloir, ces fruits rouges pleins à l'ombre de feuilles les couvrant, les cachant des yeux de ceux qui ne savent pas se baisser au ras du sol, regarder d'en bas se baigner dans les épines. Je commence par les bords faciles et me dirige vers le milieu. Je mange souvent mes récoltes sur le champ pour garder les mains vides. J'ai très peur de marcher sur un serpent avec mes pieds que je ne vois plus. Malgré la peur je me sens forte de quelque chose auprès des framboises. Je les aime tant que je dois y avoir un accès privilégié. Je dis à mes sœurs que la Reine du Raspberry Patch m'a confié le droit particulier d'y cueillir les fruits en première pour les répartir par la suite. J'en mange souvent une part légèrement plus grande, plus par débordement insidieux d'appétit que par calcul, mais j'en garde toujours pour en donner à mes sœurs qui reconnaissent ma primauté de mauvaise grâce, peut-être plus par aversion des épines, des guêpes et des serpents que par respect pour la parole de la Reine. Elles disent en douter, au prétexte qu'elles ne l'entendent pas. Je ne l'entends pas non plus, mais je me souviens très bien de son existence. La croissance des framboisiers va dans le sens d'une densification qui empêche toute circulation souveraine. Dans leur densité de branches et de feuilles, je suis la rivale d'oiseaux qui ont un bien meilleur accès aux fruits que moi. Il y a aussi des insectes pour m'enrager. Parfois, le goût décidément pas intact de la framboise, sa texture endurcie qui s'émiette au lieu de fondre, sa saveur mourant d'emblée dans ma bouche au lieu d'y initier avec éclat sa petite vie flamboyante, me laissent savoir que je ne suis pas la première arrivée. Ici les plantes ne vivent pas selon des cycles édictés par nos actions. Il y a bien eu plantation à un moment, ces framboises ne sont pas là d'elles-mêmes, mais dans leur prolifération, quelque chose d'autre prend le dessus, quelque chose de tout à fait autre, obéissant

à une logique en dehors de ma maison implantée, en dialogue avec une présence inconnue, peut-être celle de la Reine hors-espèce qui m'a investie d'un laisser-passer parce que je voulais quelque chose plus que je n'avais peur d'être piquée par le monde, percée par ses dents par ses pointes pointues par son poison.

Approches

C'est comme si je pêchais à la ligne, comme si ce qui reste de mes impressions du verger (là où le verger s'est imprimé) était une mer verte teintée parfois de rose. C'est comme si dire une plante, une fleur, une nuance de vert, était une opération aussi délicate et peu gagnée d'avance que ce jeu d'appât, d'attente, de faim, d'une bestiole qui vient d'elle-même.

Si quelqu'une s'approche, si une vie se lance vers moi depuis ce terreau de mémoire fraîche, je ne vais pas dans mon poème la consommer ou l'ériger en trophée. Mon poème est un endroit où elle peut approcher, et avec un peu de chance quelque chose de cette approche va rester proche.

(Depuis tout à l'heure, je vois du coin de l'œil s'approcher une procession dont je n'ai pas parlé pour l'instant, voulant les laisser décider enfin de revenir.

Les trois oiseaux jeunes qui s'étaient envolés lentement des ronces pour se mettre un peu plus haut le temps que passent le chien, la femme ; les arcs-en-vrac, poussant presque comme les rayons courbés d'un rejeton de soleil semé, d'un églantier en fleur ; le petit pommier greffé – une tige cueillie adoptée par une



tige plantée – dont les bourgeons prometteurs sont devenus rose et blanc ; le bout de bois recouvert de lichen en dentelle que j'ai réussi à ramener à la cuisine, même si je me disais tout le long du chemin que c'était à la friche et que le chien se disait tout le long du chemin que c'était pour lui).

Travaille au verger comme tu écris un poème, avec cette attente particulière, qui laisse venir libre ce qui approche et parfois reste un peu proche.

Ronces

Notez bien que les ronces sont des nourrices pour d'autres plantes, pas des nuisances.

Pour souvenir : ronces, nourrices, non nuisances.

Elles élèvent les arbres, d'abord les petits arbrisseaux armés d'épines qui devancent la forêt. Elles créent le contraire de clairières, de denses croissances créant une forme plus ou moins circulaire. Des ronces poussent de plus en plus densément, dessinant de leur tissage par approche et accroche un cercle dans l'herbe haute. Elles le font en poussant en arc. La contre-clairière de ronces se densifient d'arc-en-arc. Ces ronces créent un espace, démarqué, contraignant, qui excluent certaines en les raréfiant (basses-plantes) et certains en les éloignant (hauts-animaux). Dans la contre-clairière, de petits animaux s'abritent, habitent, des oiseaux nichent et volent proches du sol.

Et la forêt se prépare à en découler comme phase – phrase ? – ultérieure, à s'y élever comme jeunes arbres élancés, dont

les anciennes nourrices bondissent et brunissent et meurent souvent, constituant à leurs pieds un sol riche là où elles avaient créé un espace protégé pour les graines. J'ai souvent affaire aux ronces au verger, je les vois, rouges-dionysos, un peu violettes... Vert vif et clair et presque liquide, les jeunes. Brun clair, ocre, couleur sèche, les mortes.

Je me dis avec des mots condensés, remplis de quelque chose qui vieillit depuis mes premiers souvenirs dans le réceptacle que je suis : je vous ai toujours aimées. Je ne savais pas pourquoi et je n'en avais pas besoin. J'ai besoin de savoir maintenant, un peu. J'apprends à jardiner et mon sentiment de devoir, mon désir de bien faire, pourrait être dangereux pour vous, pour mon amour de vous.

Je n'ai pas comme habitude de sacraliser les ronces. Il n'y a pas besoin. Elles se font respecter quand on touche à elles. J'y touche, souvent. J'en arrache pour faire des clairières, et je tisse des barrières avec les longues ligneuses épineuses. Je cueille leurs jeunes pousses pour les infusions... J'en prends et je les aime. J'en laisse et je les aime. Je ne peux pas le dire assez, comment leur manière de lentement courir au sol, de rapidement couvrir le sol, m'émeut ; comment leur mouvement d'arc, cette architecture qui naît du fait de sauter de point en point, de se lancer vers le haut entre deux fixités, entre deux ancrages, me coupe le souffle.

Plante qui marche. Plante qui court. D'enracinement en enracinement. De ta course horizontale, quelque chose se montera.

Bribes brutes

J'ai trop attendu pour enquêter et maintenant les histoires se bousculent, presque se battent, c'est le désespoir de l'esprit d'enquête que je voulais porter à terme, jusqu'à voir jaillir une sublime solution faite de mots, ou plutôt une succession de solutions sublimes, presque en sillon dans un terreau d'énigmes et de mémoire très tendues, épais d'incompréhension, grouillant des présences qui dépassent et contournent les sens. Mais non, le beau fil n'est pas noué, les mots s'échappent comme l'eau d'un barrage qu'elle emporte, et une grande partie du trop-à-dire n'arrivera pas directement à destination, retombera comme une pierre, une feuille, une fleur, ramassée et rejetée. Aucune belle collection à montrer, aucun ordre d'ensemble. Non, seulement quelques bribes brutes, quelques empreintes d'un monde dont les dimensions dansent, dans la respiration nocturne d'une continuité saccadée, qui s'entend.

L'orage qui bouchait les défilés du fleuve s'est levé. Comme un taureau fouetté d'herbes, il s'est arraché à la boue des plaines ; son dos musculeux s'est gonflé ; puis il a sauté les collines, et il s'est mis en marche dans le ciel.

Jean Giono, *Colline*

Poétisthme / Un isthme lancé au hasard d'une outreterre où se (re)joindre.

J'ai découvert la revue numérique "Poétisthme" (née en 2018) et le collectif du même nom par un petit message arrivé dans ma boîte mail en 2021. J'ai de suite été séduite par le nom-valise, cette alliance de la poésie et de l'isthme, la création et ce qui relie (les Hommes, les continents ou les textes, c'est la même chose). Une certaine façon d'appréhender l'Ouvert, au sens de Rilke.

La fougue, la vitalité et l'énergie du monde qui transparait à travers cette volonté de réunir des textes et des images, caractérisent "Poétisthme" qui ne prétend pas "avoir trouvé", mais se définit davantage comme "chantier" et "lieu d'expérimentation". Sa ligne éditoriale est donc ouverte comme son objectif : relier les vivants par les textes.

Ce n'est donc pas un hasard si le comité de lecture de Poétisthme (Kévin Balouin, Clément Bollenot, Ioan diaz, Léo Fouquey) se définit comme un "collectif", qui d'ailleurs peut s'agrandir au gré des rencontres et des personnes déjà publiées. La philia au sens premier émane de ce travail éditorial qui amène l'amitié du faire ensemble. Du recueil à l'accueil, il n'y a qu'un pas.

Cette ouverture se retrouve aussi dans leur conception de la poésie au sens d'art autant que d'artisanat, de tout ce qui à trait à la fabrique, à la manutention, de tout ce qui traduit par le geste (dont celui de l'écriture). Ainsi, la poésie, ancrée dans la réalité, s'intéresse aussi à des notions comme le "travail", explore des continents sociologiques, politiques, géographiques et ne fait pas de distinction entre les deux. Car pour "Poétisthme" la poésie est partout et dans tous les domaines.

D'où la publication régulière de carnets numériques, "les carnets de l'Isthmographe", des entretiens co-construits avec Ioan diaz, autour de pratiques très variées, que ce soit la littérature, la peinture, le dessin, le tatouage, la photographie, la graphologie, la philosophie, la cartographie, le cinéma...

La revue numérique "Poétisthme" allie auteurs et plasticiens pour témoigner de cet engagement tant artistique que politique car le créateur "écrit" dans et depuis la société, sur et par la société. Pour autant, le collectif précise volontiers que « la poésie est politique mais ne doit pas faire de politique ». Et en effet, la poésie se suffit à elle-même sans avoir à se prévaloir d'une coterie. Il suffit de lire quelques uns des thèmes proposés lors d'appels à textes : "Autrui", "NON", "?", "Horde", "Majuscule", "Le temps de parler humain", "Friches et Jachères"...

Paraissent également des hors-séries, aux thématiques plus proches de l'actualité, "Matière à panser (en lien avec l'Ukraine)", "Jaune (avec toute latitude pour interpréter la couleur...)", "Nou(e)s" (dernier numéro sorti lors de la dissolution de l'assemblée nationale en juin 2024). La variété des textes choisis, des auteurs, des styles d'écriture garantit chaque fois un pluralisme véritable par la façon qu'ont les mots et les images, disons les représentations au sens large, de pouvoir relier les mondes et l'humanité, offrant la possibilité de réconcilier la dimension poétique et politique du langage.

À chaque parution d'un numéro de la revue "Poétisthme" un lien direct est établi avec des livres publiés par le collectif Poétisthme, permettant ainsi de faire que chaque recueil n'est pas une entité isolée mais, là encore une "fenêtre ouverte". Un recueil est d'ailleurs offert à chaque personne ayant contribué au numéro de la revue associé, une manière de prolonger "l'isthme poétique".

A.B.

> <https://poetisthme.cargo.site/LA-REVUE>

fœhn / revue d'écopoésie

fœhn s'ouvre sur un manifeste. « Le non-humain n'est pas un prétexte : il est sa propre cause. » Mettre en œuvre ce précepte, c'est décentrer un monde anthropocentré. Changer de centre, de marge, de sujet et d'objet. Saper les hiérarchies. Déplacer la frontière entre espace et espèce pour penser et habiter le monde autrement.

Le 8 est le chiffre du poulpe et de l'infini; tout dépend du point de vue. Changer de point de vue est justement au centre de la proposition de *fœhn*. Comment pouvons-nous dire le « point de vue » (le mot est déjà inexact) du non-humain, en tant qu'humain·es, avec nos sens, notre perception, notre raison et notre langage ? On tente.

C'est une de ces tentatives que nous vivons avec (dans) le texte d'Hortense Raynal. On change de point de vue, de point d'ouïe, de toucher, on touche sens. On progresse par impressions qui sont autant de tentatives de perception et de compte-rendu. On cherche le sujet verbe complément. Qui est sujet qui complément ? Tout est verbe. Tout vit. La vie vit. « Une vie qui n'a pas d'hémoglobine. Sans sang. Sans sang rouge, pour l'autre qui est bleu. Tégument ne le montre pas. L'eau voyage d'ailleurs aussi bien dedans que dehors. »

Autre proposition, celle d'Héloïse Brézillon et sa « tentative pour un texte tentaculaire » : huit poèmes et leur double dispositif de notes de bas de page. La lecture de ce texte composite exige le mouvement, l'œil se détache, cherche, revient, repart de boucle en boucle et, de ce mouvement, des tentacules prennent vie-texte presque physiquement, comme une infiltration aérienne de la plasticité du poulpe écrit.

Tout au long de ce premier numéro, il est souvent question de porosité, de franchissement de frontière (qui s'abolit), comme dans le texte d'Antoine Mouton qui dit le passage, le mouvement, la fonte, l'union du soi et du non-soi, du dedans et du dehors, du temps et de l'espace ; fusion qui transcende les limites, pour rejoindre le tout, duquel tout être participe. « Un jour je vais. / Pas quelque part seulement je vais. // Et je vais



à travers le temps. / Et le temps est compris dans cet arbre. / Est compris dans cette rue. / Est compris dans cette fenêtre. / Est compris dans cette voiture. / Est compris dans ce magasin. / Est compris dans ce gravillon. / Est compris dans cet aboiement lointain. »

On retrouve cette notion de frontière mouvante entre le sujet et l'objet, le dedans et le dehors, la narratrice et le poulpe, dans le texte de Mélina Bešić, « au menu ce soir : du poulpe ensaché », « déjà prêt.e à être mangé.e ». Finalement, « trouver refuge dans le corps de ses ennemis est la meilleure manière d'échapper à son extrême condition. »

Corps, contenant, contenu sont des concepts humains et les humain·es, trop humain·es, « trop rigides. Trop durs. Trop vertébrés. Pas assez mous. Pas assez mollusques. Pas assez poulpes. » Pierre Gontran dit Remoux nous laisse imaginer la « joie multicolore » du poulpe, sa « joie en vagues de joie », « Sa peau faite joie. Sa joie électrique », ce qui nous dépasse.

Un texte collectif des fondatrices de la revue (Dorsène, Florian Bardou, Selim-a Atallah Chettaoui, Zohra Mrad) clôt ce premier numéro. Il exprime une volonté, une tentative de faire corps (mais un corps libre, multiple, non normé, non limité, un « pacorps ») vers (« la sortie du labyrinthe » ?). Elle prend la forme d'un lieu, « Octopolis », un lieu de création, d'élaboration, un projet : « ça ferait autre chose Octopolis / comme une petite révolution esthétique qui s'ignore / car quand on est pacorps / on sait juste qu'on sent tous les bouts qui font pacorps / avec nous / sans toujours savoir ce que tout ça veut dire / mais c'est pas grave / y a pas besoin d'être un tout lisse ».

Je crois que *fœhn* est bien cela, un (très beau) lieu de tentatives non lisses. Un lieu de liberté pour expérimenter un nouveau rapport au monde. Faire autrement, autre chose, quelque soit sa forme, sa porosité et sa densité, c'est aussi interroger la vie, l'espèce et l'espace. Je repense alors à ces vers de Steve Evans : « Peut-être a-t-on toujours / parlé d'espèce, mais / on appelait ça / « espace » ».

S. B.D.B

> www.linktr.ee/revue.foehn

Jiména Miranda Dasilva est née en 1982 à Junín (Argentine). Elle vit et travaille à La Plata (province de Buenos Aires). Autodidacte, elle s'est engagée depuis 2017 dans une pratique de l'image. Plusieurs de ses travaux ont paru dans la revue "margelles", dans "le trombone numérique". Trois cahiers [appareil] : *Impúdica* (2020), *Récits, Légendes et autres songes* (2021), *Les apocryphes* (2023) sont également parus chez Bruno Guattari Éditeur.

Bruno Guattari vit et travaille en Sologne. De formation scientifique, sa curiosité et son intérêt pour la littérature, aussi bien pour le roman que pour la poésie, l'ont conduit à créer une maison d'édition.

Sara Balbi Di Bernardo est née à Gênes (Italie) et a émigré en France à l'âge de huit ans. Diplômée de Sciences Po Paris, elle vit en banlieue parisienne. Depuis 2021, elle publie de nombreux poèmes en revue. Son premier recueil de poésie, *Biens essentiels*, paraît en 2023 chez Bruno Guattari Éditeur. *Chambre 12* paraîtra aux Éditions de La Crypte à l'automne 2024.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, à la campagne, écrit et photographie. Elle a collaboré aux revues "Ce quireste", "Babel Heureuse", "margelles", "L'Étrangère". Elle a publié *La robe* (éditions pré carré, 2018), *Résolu par le feu*, *Un seul poème*, *Suite Milan (à Canale)*, *Observations*, *Intéférences*, *Métamorphoses* chez Bruno Guattari Éditeur.

Philippe Agostini, 1964. Peintre. A collaboré à plusieurs revues tant par ses images que par ses écrits. Depuis 2016, a co-réalisé plus d'une centaine de Livres Pauvres et quelques livres d'artiste. Ses travaux ont accompagné notamment les textes d'Hubert Haddad, Armand Dupuy, Emmanuel Merle, Sabine Huynh, Fabrice Farre... Son travail et ses différentes contributions sont présents sur le site étaton.com. Il est responsable artistique de Bruno Guattari Éditeur depuis sa création.

Daniel Leuwers est poète. Plus d'une vingtaine de titres ont été publiés depuis 1996. Les dernières parutions étant : *Bar ocre* (Pourquoi viens-tu si tard ?, 2015), *Temps T.* (Pourquoi viens-tu si tard ?, 2016), *Atlas et paradis*, (Al Manar, 2018), *Ces Messieurs de A à Z*, (Transignum, 2019), *Les Variations Baudelaire* (Bruno Guattari Éditeur, 2021), *Le Mont*

Desmée (Bernard Dumerchez, 2023), *Et si on jouait à l'attrape-mort ?* (Gros Textes, 2024), *La Plage des sans bagage* (Jacques Brémond, 2024). En tant qu'essayiste il a réalisé ou participé à des ouvrages sur Rimbaud, Jouve, Char. En 2002, il lance la collection «hors commerce» des «livres pauvres» qui associent écriture et peinture dont *Richesses du livre pauvre* et *Les Très Riches Heures du livre pauvre* (Gallimard, 2008 et 2011), par exemple, rendent compte.

Stéphane Bernard est né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. Il a publié ses textes dans un certain nombre de revues : "N 4728", "Diérèse", "Dissonances", "Rue Saint Ambroise", "margelles"... Il est l'auteur de *Stéphane Bernard & compagnie*, ouvrage collectif, édité par Walter Ruhlmann, (mgv2>publishing., 2014) et *Combattant varié*, (éditions Aux Cailloux des Chemins, Coll. Nuits indormies, 2020), *Sole Povero* (Bruno Guattari Éditeur, 2023)

Laurence Marie travaille la peinture à l'huile, l'acrylique, le dessin, la photographie et la création assistée par ordinateur. Ses créations sont publiées dans les revues "Encre", "Entourloupes", "Pro/p(r)rose", "Magazine", "Cavale", "Dissonances". Elle s'intéresse actuellement à l'IA. Son inspiration se nourrit de regards, de bouches, de bras et de jambes, d'odeurs et de bruits, du végétal comme du vivant.

Luc Marsal partage sa vie entre Paris et la Bourgogne. Il a consacré l'essentiel de sa vie à l'écoute des autres comme psychologue, conseil, formateur et coach. Il découvre la poésie sur le tard. Il a participé à plusieurs revues ("Lichen", "La page blanche", "Traction-Brabant", "Pierres d'encre", "Hélas", "margelles", "Poétiquetac", "L'Épître", "La Syncopée") ou des recueils collectifs. Il a publié *Le Juste vivre avec des encres de Nour* (Éditions Donner à voir, 2023) et le recueil *Les Neiges éternelles* (L'échappée belle édition, 2024).

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Contributions en revue : "ARPA", "Contre-allées", "Intuitions" (numéro spécial Jacques Darras), "margelles". Publications : *Paraisons*, *Dans cette brèche* (poésie), *Rire au ciel* (roman) et *Rue Tête d'Or à Eden*, *petites proses à la ville* (2024), l'ensemble chez Bruno Guattari Éditeur.

Daniel Martínez, né de l'autre côté de la Méditerranée, a contribué à une vingtaine de revues, depuis "Les Cahiers du Schibboleth" (1988) jusqu'à "La Revue Alsacienne de Littérature" (2024). Depuis mars 1998, il dirige la revue "Diérèse" et, la même année, anime les éditions Les Deux-Siciles, dont le dernier en date : *Les herbes vertes s'étendent jusqu'à l'horizon*, Anthologie de la poésie chinoise - 1912-1949 (2023). Douze recueils de poésie à son actif dont : *N'être qu'une fois* (2001), *La croisée des saisons* (2013), *Kakusha* (2013) et *Véga* (2015), aux éditions du Contentieux (Toulouse) ; *Le Temps des yeux* (Lavoir Saint-Martin, 2016), *D'ores et déjà* - recueil à vocation autobiographique (Les Deux-Siciles, 2021). La poésie demeure son principal centre d'intérêt tout comme le fil directeur de sa vie.
> un blog littéraire : <http://revuepoesie.hautetfort.com>

Xavier Person a publié deux ouvrages de poésie : *Propositions d'activités* (2007), *Extravague* (2009) aux Éditions Le Bleu du ciel, un essai critique : *Une limonade pour Kafka*, aux Éditions de l'Attente (2015), ainsi que deux récits : *Derrière le Cirque d'hiver* (2018), *L'Alligator albinos* (2023), aux Éditions Verticales .

Jean-Paul Matifat / Pierre Desmurailles est né en 1957. Artiste plasticien il réalise de nombreuses performances, installations, expositions, vidéos, textes sous différents noms (Vic kirilove / Pierre Desmurailles / Jean Paul Matifat). A contribué à la couverture d'Artpress-2. Son travail borne une géographie plastique et poétique mettant en relation territoire et frontière où les concepts d'œuvre d'art et de catégorie sont questionnés.

Bronwyn Louw est membre du Centre de recherche sur les arts et le langage (CRAL), du groupe de recherche Exorigins, et du collectif interdisciplinaire Les Aimants. Lauréate du prix « Jeune Chercheur » 2024 de la fondation des Treilles, elle est doctorante à l'ÉHESS. Des écrits issus de la partie performative de ses recherches passent dans *Station Verger*, un entresort de Jeanne Peylet-Frisch qui tourne en France depuis l'été 2023 et a donné lieu à *Station Verger-Podcast*. Avec Marion Grange, elle a codirigé *Les Migrations des plantes*, livre collectif (Manuella Éditions, 2024). Bronwyn Louw est notamment l'autrice de "The Sympoietic Orchard : Everyday ways of cocreating

an orchard" dans le livre *At The Frontiers of Everyday Life. New Research in Cramped Spaces* (Springer, 2024). Elle a contribué par des articles aux revues "Mosaïque" (n°20) et "La revue Jardins" (n°12), et par des poèmes dans la revue "margelles" (n°14).



Aude Carleton, photographie extraite du *Catalogue agropoétique*, 2024



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.
Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, au premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, en précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com



Porteront rameaux ceux dont l'endurance sait user la
nuit noueuse qui précède et suit l'éclair. Leur parole
reçoit existence du fruit intermittent qui la propage
en la dilacérant. Ils sont les fils incestueux de l'entaille
et du signe, qui élevèrent aux margelles le cercle en
fleurs de la jarre du ralliement. La rage des vents les
maintient encore dévêtus. Contre eux vole un duvet
de nuit noire.

René Char, *Le Nu perdu*